

N° 806

~ DIMANCHE 12 MAI 1912 ~

Prix : 15^c

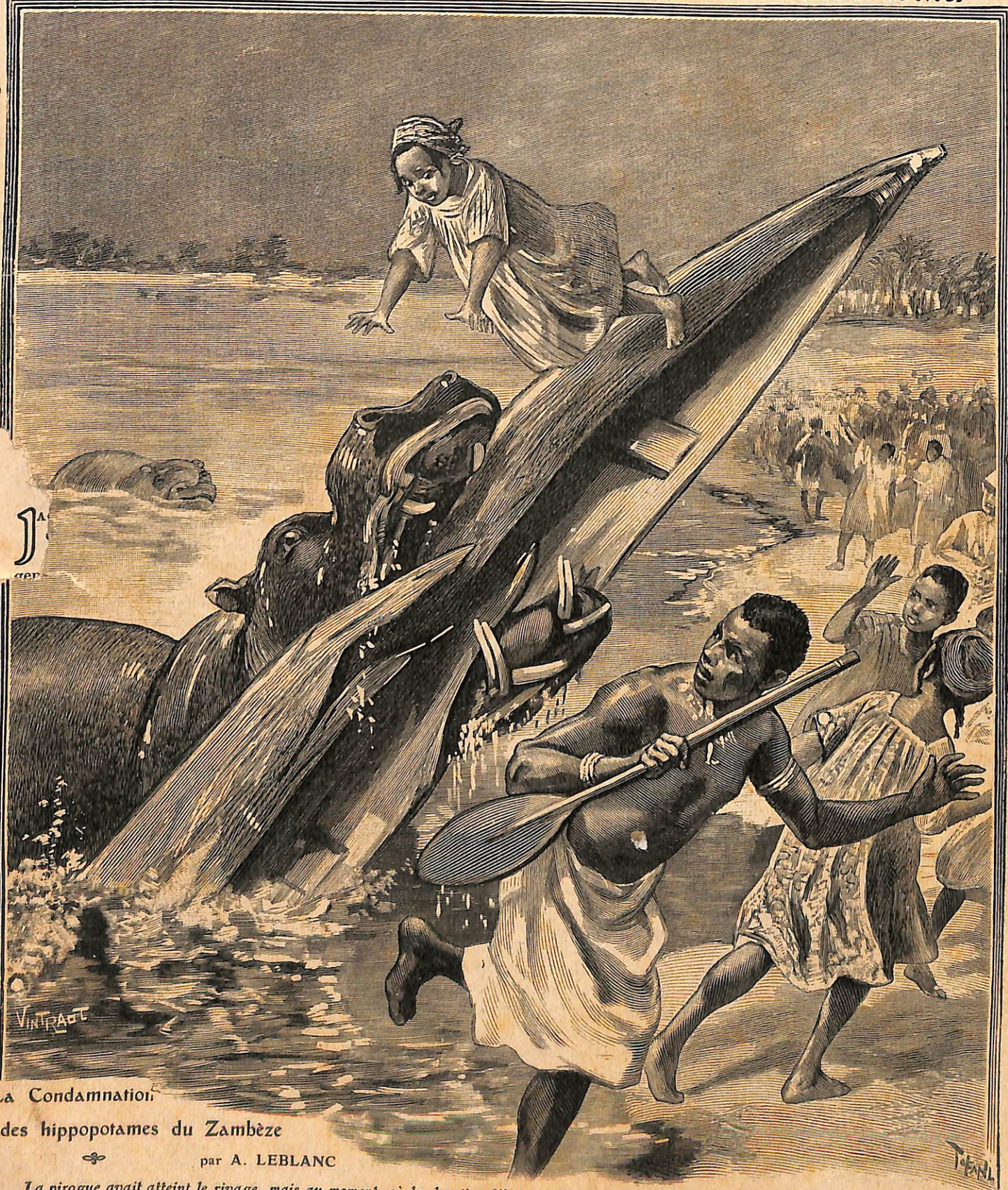
Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



La Condamnation des hippopotames du Zambèze

par A. LEBLANC

La pirogue avait atteint le rivage, mais au moment où la dernière fillette se disposait à sauter sur le sable, les mâchoires du monstre meltaient l'esquif en pièces !

N° 806.
(Deuxième série.)

Ce Numéro contient LA VIE D'AVENTURES Supplément Mensuel
dans lequel paraît un
Récit Complet Inédit



Le Prix du Sang

par RENÉ THÉVENIN

Prime Gratuite offerte
à tous les Lecteurs

N° 1818
de la collection

Prix des Abonnements

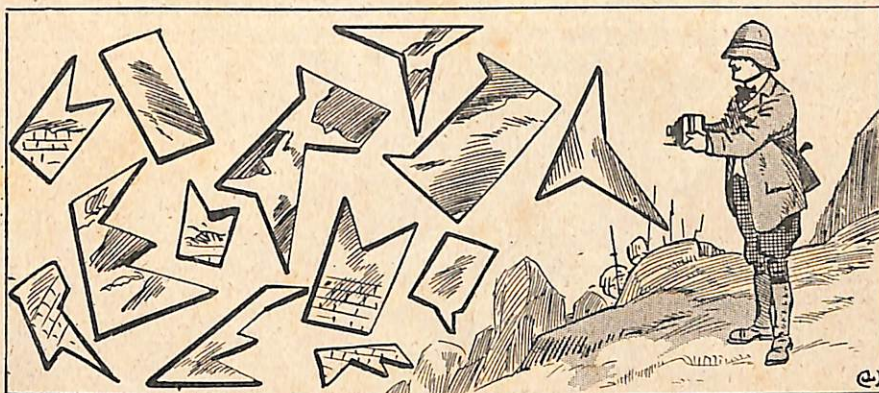
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

NOTRE GRAND CONCOURS



Six semaines en Tripolitaine

QUATRIÈME QUESTION

MARCHE A SUIVRE

Notre ami, le correspondant de guerre, a été surpris en train de photographier un ouvrage fortifié.

Son appareil a été ouvert et la plaque brisée pendant que le journaliste était fait prisonnier.

Chose curieuse, les morceaux de la plaque brisée forment des lettres et ces lettres le nom de l'ouvrage fortifié qui a été photographié. Quel est cet ouvrage?

Ce concours comporte six questions — plus une question de classement — dont les solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 3 juin. Chacun des concurrents devra coller en tête une bande d'abonnement ou les bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 803 à 808, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. — Le palmarès et les solutions seront publiés le 14 juillet.

Prime à nos Abonnés

Tout abonnement de six mois ou d'un an donne droit à notre superbe prime gratuite :

La Vie Active

par le Colonel ROYET

Captivant recueil illustré, véritable vade-mecum, propre à guider les énergies dans les cas les plus coutumiers de l'activité humaine.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Sichons nous débrouiller. Pour cultiver sa force. La vie au grand air. Comment on campe. Sachons nous défendre. Pour aller aux Colonies. Pour être fort. Pour utiliser sa force. Savoir se diriger, etc.

La Rhodésie prend sa revanche

La Condamnation des Hippopotames du Zambèze

SAURA-T-ON jamais qui a tort ou raison dans la querelle? Les amis de l'hippopotame — car la pesante bête en compte, et d'ardents! — affirment qu'il est inoffensif¹ tandis que ses ennemis — et ils sont nombreux autant que décidés! — déclarent qu'il est au moins aussi dangereux que le lion.

Les amis gagnèrent la partie il y a une dizaine d'années, quand plusieurs gouvernements coloniaux de l'Afrique équatoriale prirent l'énorme pachyderme sous leur protection et en interdirent la chasse.

Mais ses ennemis goûtent maintenant aux joies de la revanche, car les autorités de la Rhodésie et de l'Afrique orientale portugaise viennent de lever l'interdit et de livrer le « cheval du fleuve » aux entreprises meurtrières des chasseurs.

Voulez-vous feuilleter avec moi le dossier du procès? Il n'est malheureusement que trop certain que l'hippopotame, confiant en sa force redoutable, en ses deux tonnes d'os et de muscles, et en sa puissante mâchoire qui vous coupe une pirogue en deux aussi aisément qu'elle le fait d'une canne à sucre, n'hésite pas à attaquer l'homme.

C'est la femelle, surtout quand elle est accompagnée d'un rejeton, qui se montre la plus agressive, et l'on pourrait citer, à son actif, de nombreux cas de « meurtres humains ».

1. Voir n° 519 (2^e série).

Le fameux chasseur de grands fauves, M. Henry Seton-Karr, qui revient d'une expédition dans cette partie de l'Afrique, raconte le trait suivant :

Un de ses amis, un colon anglais, s'était chargé de promener sur le Zambèze une bande de jeunes fillettes indigènes.

La promenade se faisait à l'aide d'une grande pirogue, que manœuvraient six payeurs indigènes. Et elle allait prendre fin, lorsque, vis-à-vis de la ville de Livingstone, une tête d'hippopotame émergea soudain de l'eau à une distance d'environ trois cents mètres.

Les enfants battaient des mains, amusées par l'apparition. Mais la massive tête, après un plongeon de quelques minutes, réapparaissait à moins de cent mètres de distance. Et le blanc se sentit pâlir!

Comme il l'avait deviné, la bête était accompagnée d'un petit, et la vue de la pirogue avait allumé sa colère. Elle se préparait à attaquer.

L'Anglais donna ordre aux rameurs de virer de bord. Epouvantés par la rapide approche du monstre, les nègres se dressaient, prêts à se jeter à la nage pour gagner plus rapidement le rivage. Et il prit une décision énergique. Braquant son revolver, il menaçait de faire sauter la cervelle à tous ceux qui refuseraient de payer.

Et, pour mieux accentuer sa menace, il allongeait un formidable coup de poing sur le nez du payeur le plus rapproché de lui!

Cette énergique attitude sauvait la situation. La pirogue atteignait le rivage juste à temps! La dernière fillette se disposait à sauter sur le sable au moment où les mâchoires du monstre mettaient l'esquif en pièces!

Le même explorateur raconte qu'il paît une nuit à deux cents mètres du rivage quand, sur le point de se glisser dans son hamac, il entendit des cris d'appel.

Et ses hommes, campés à une centaine de mètres de là, accouraient l'avertir qu'un énorme hippopotame, bravant l'éclat de leurs feux de bivouac, avait envahi leur campement!

L'explorateur refusa tout d'abord de les croire. Mais les grognements sonores du monstre lui prouvaient que le rapport n'était pas exagéré. Et il s'élança de sa tente, fusil en main.

Mais la nuit était si noire qu'il lui était impossible de viser. Et, comme le fracas que produisaient les pesantes pattes de l'intrus, tandis qu'elles écrasaient les tentes et les caisses, indiquait une certaine direction, il tira au jugé. Et le monstre, blessé ou non, battit en retraite.

On constata un jour qu'il avait aplombé toute une batterie de cuisine et réduit en miettes la vaisselle de l'expédition.

Les lois nouvellement édictées par la Chartered Company ont attiré dans la Rhodésie de nombreux nemrods, ainsi qu'un grand nombre de chasseurs professionnels, qui ont déclaré à l'hippopotame une guerre d'extermination.

Mais cette chasse présente de sérieuses difficultés.

Les hippopotames de cette région ont appris à redouter l'homme blanc, et ils ne hasardent leur museau hors de l'eau qu'avec circonspection. Le moindre bruit la moindre senteur (quand ils ont le vent pour eux) les mettent sur leur garde; et l'on demeure surpris de l'agilité que déploient ces énormes bêtes pour s'enfuir entre deux eaux, loin du fusil meurtrier.

Aussi, les chasseurs du Zambèze pré-

fèrent-ils guetter le moment où les monstres viennent faire la sieste, vers midi, sur un point du rivage que défend un fouillis de lianes épineuses. Malheur au dormeur qui se laisse approcher à bonne distance ! Une cartouche à la cordite (explosif des plus violents) lui règle son compte sans qu'il ait le temps de se réveiller !

Le gouvernement de la Rhodésie emploie une vingtaine de chasseurs, presque tous des Boers, qui reçoivent cent francs par « hippo » tué. Comme l'ivoire de leurs victimes leur appartient, on voit qu'il suffit à un chasseur d'une seule pièce de gibier pour faire une bonne journée !

— A. LEBLANC.



DU HAVRE AU PAYS DES BONIS

Les Aventures

de "Propre-à-Rien"

par

Jules LERMINA

PREMIÈRE PARTIE

La Révélation.



Chapitre III

A Limay (Suite.)

JACQUES se hâtait : c'était moins la précision des renseignements qui lui donnait du cœur que la cordialité de ces bonnes gens. Lui qui toujours se défiait, redoutant une rebuffade, maintenant avait envie de croire à la bonté humaine.

En vérité, il n'avait presque plus peur.

Bientôt renseigné, il trouva le bureau du secrétaire de la mairie et entra.

Derrière une main courante qui semblait une barricade dressée contre l'attaque possible du public, émergeait une calotte noire d'où s'échappaient des mèches grises.

La calotte ne bougea pas au bruit de la porte. Le bonhomme appartenait à cette catégorie de petits fonctionnaires, hargneux par ennui, et qui se complaisent à l'embarras de la clientèle.

De fait, Jacques fut un instant interdit par le silence poussiéreux qui régnait dans cette pièce officielle. Mais cette impression dura peu. Il était venu pour faire quelque chose, et cela, il devait le faire.

« Monsieur, s'il vous plaît... (Point de réponse.) Monsieur, je vous prie... je voudrais voir M. le maire... »

— Hein, quoi ? fit l'autre en sursautant. M. le maire !... avec ça qu'il est ici à vos ordres !... »

La face de l'employé était vieille, pileuse, comme taillée au couteau.

« Je ne donne pas d'ordres, reprit le gars. J'ai besoin d'un renseignement... on m'a dit de m'adresser à M. le maire... je fais ce que l'on m'a dit... »

— Un renseignement ? Pas besoin de maire pour ça... »

— Je sais... en son absence, je dois

m'adresser au secrétaire... c'est sans doute vous...

— Oui, c'est moi... après ?

— Alors c'est à vous que je m'adresse... Voici, monsieur. Je m'appelle Leverdier, Jacques Leverdier. Mon père a... vécu par ici, il y a une douzaine d'années, et je voudrais savoir ce qui s'est passé alors... »

Le secrétaire, fermant à demi les yeux, fixa sur son visiteur un regard aigu, dépourvu de toute bienveillance :

« Ha ! Ha ! fit-il, monsieur est le fils du sieur Leverdier... pas mon compliment ! »

Jacques devint pâle : maintenant il se sentait en face de l'ennemi.

« Je ne vous demande aucun compliment, monsieur. Puisque vous savez de qui je parle, je vous prie de me donner quelques détails... Oh ! je suis prêt à tout entendre et... je suis très patient, quand je veux. Donc, mon père a bien habité ici... »

L'autre avait écouté impatiemment cette longue phrase qui n'était pas articulée selon lui avec une politesse suffisante :

« Parfaitement ! fit-il d'un ton rogue. Il est même né ici... d'une famille d'honnêtes gens... ça n'est pas leur faute s'ils ont eu un fils comme ça... »

Jacques était bien décidé à ne point détourner de la voie qu'il s'était fixée :

« Ses parents sont morts... »

— Oh ! il y a longtemps... bien avant l'histoire.

— L'histoire, c'est justement là ce que je désire connaître... ma mère est morte alors que j'étais très jeune... j'avais trois ans, et depuis lors, j'ai habité d'autres pays... j'ignore quelle est... l'histoire de mon père... je vous prie de me la dire... »

— Et ça vous fera une belle jambe de la savoir... si vous l'ignorez, tant mieux pour vous... je vous souhaite de ne la jamais apprendre...

— Notre avis n'est pas le même... car je veux — vous entendez bien — je veux savoir ce qui est arrivé à mon père... »

— Ah ! vous y tenez ! Au fond, ça m'est égal, à moi... Votre père, il a douze ans, était un ivrogne fiellé... fourré jusqu'au cou dans de mauvaises affaires... et a tué un homme... un marchand de bois qu'on appelait, si j'ai bonne mémoire, Victor Lavalette... et l'a volé... »

Cette déclaration méchante, brutale, s'était abattue sur le crâne de Jacques comme un coup de massue... et appuyant ses coudes sur la balustrade, il avait laissé tomber sa tête dans ses mains, le cœur gros et les paupières lourdes...

L'autre, ayant au coin de la lèvre un rictus de cruauté, continuait :

« C'est vrai qu'il était marié, qu'il avait un enfant... ça ne l'a pas empêché de mal faire... mais la justice ne l'a pas raté... et on l'a condamné à mort en cinq secs... je le sais bien... j'y étais, à la cour d'assises... Ah ! ce qu'il niait, le matin, ce qu'il se débattait... mais on lui a rivé son clou... »

Jacques se releva, livide : il sembla grandi et dominant le mauvais homme de toute sa taille :

« Vous oubliez d'ajouter que mon père

n'a pas été exécuté... Sa peine a été commuée... »

— Ah ! ça, c'est possible, ça ne me regarde pas... si on l'a gracié, c'est qu'on avait du temps de reste... »

Cette fois, la patience échappa au pauvre gars qui, brandissant le poing vers le plumeux, cria :

« Décidément, vous êtes une trop sale bête !... »

L'autre eut un sursaut vio'ent, mais soudain il se calma et retomba sur sa chaise. Un homme de haute taille, vêtu comme un paysan aisé, venait d'apparaître derrière Jacques et, lui posant la main sur l'épaule.

« Venez dans mon cabinet, mon petit, » dit-il doucement.

Jacques s'était brusquement retourné, croyant à quelque hostilité nouvelle.

L'employé, surpris en flagrant délit d'injuste malveillance, car quels que fussent les torts de Leverdier père, le fils n'en était pas responsable, balbutia :

« Monsieur le maire... ce petit est d'une insolence... »

— J'ai entendu, dit M. Mallet. Nous causerons plus tard... pour le moment, je prie ce jeune homme de me suivre... »

— Ah ! c'est vous qui êtes M. le maire, fit Jacques encore tremblant de colère. Oui, oui, je vous suis... »

Et, tournant le dos à son adversaire, il marcha derrière le maire qui ouvrit la porte de son cabinet et l'y précéda.

La porte fut refermée.

M. Mallet était grand, très mince ; enveloppé dans une large redingote et coiffé d'un large chapeau à bords plats, il portait des favoris à la mode de Louis-Philippe. Il avait le teint brun et la peau halée des travailleurs de la terre.

Il alla à son bureau, s'installa dans son fauteuil et désignant un siège au jeune gars :

« Asseyez-vous, mon petit, et calmez-vous... Ainsi vous êtes le fils du condamné Leverdier... qu'êtes-vous venu faire ici ? »

La voix était calme, posée, plutôt bienveillante.

Jacques s'efforçait de reprendre son sang-froid, mais tout son être frissonnait d'émotion ; cependant il fit effort pour parler.

« Je vous demande pardon, dit-il. Je me suis mis en colère... »

— Peu importe. Répondez seulement à mes questions... que demandiez-vous au secrétaire... »

— Je vais vous dire... oui, je suis le fils de l'homme qui, il y a douze ans, a été condamné pour un crime... parce que je suis son fils, je n'ai pas le droit de l'accuser... je ne sais rien de ce qui s'est passé, j'étais trop petit... maman est morte tout de suite, peut-être de chagrin... on m'a emmené loin d'ici, au Havre... où j'ai été... bien malheureux... on m'appelait Propre-à-rien... et tout le monde me persécutait... »

« J'ai tout supporté... je n'avais aucun intérêt dans la vie... un jour un méchant garçon, pour me faire du mal, m'a révélé devant les ouvriers que j'étais le fils d'un condamné... il a même dit... d'un guillotiné... »

— C'est faux, dit M. Mallet.
— Oui, oui, je sais... sa peine a été changée en celle du bagne à perpétuité...

— C'est exact !...

— Or, ce que je voudrais savoir avant tout, c'est si mon pauvre père... vous voulez bien que je l'appelle comme ça?... si mon pauvre père est encore vivant...

Le maire regardait cet enfant en qui il devinait une volonté d'homme fait et une singulière précision d'idées :

« Je crois pouvoir vous affirmer, dit-il, que votre père n'est pas mort... car c'est ici sa commune d'origine et son acte de décès nous aurait été notifié, ce qui n'a pas eu lieu... »

— Et alors, reprit Jacques, dont la voix chevrotait, il est... là-bas, à Cayenne, depuis douze ans...

— Oui...

— C'est dur, le bagne?...

— Mon pauvre garçon, que puis-je vous répondre... quand on a commis un crime, il faut bien qu'on soit puni...

— Oui, je comprends... mais, pardonnez-moi de vous demander cela, est-ce que... vous avez connu mon père, autrefois... »

M. Mallet hésita un moment, puis :

« Je l'ai connu, répondit-il.

— Et vraiment, est-ce que c'était un mauvais homme...

— Je ne puis rien vous dire, mon enfant. Il a été condamné...

— Mais êtes-vous sûr, bien sûr qu'il était coupable...

— Douze jurés l'ont déclaré tel... »

Jacques fixait sur lui des regards enfiévrés qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de sa conscience : M. Mallet détourna l'entretien.

« A mon tour, je vous demande : dans quel intérêt m'adressez-vous toutes ces questions?

— Je ne sais pas trop... comme une force qui s'impose à ma volonté... je voudrais tout savoir... qui a-t-il tué? Qu'a-t-il volé? L'autre m'a dit qu'il avait nié tout le temps...

— C'est vrai !

— Alors, moi, son fils, je suis disposé à nier avec lui... n'est-ce pas que j'en ai le droit, que c'est même mon devoir... aussi je suis venu pour m'enquérir, pour chercher, pour avoir une opinion, à moi... Je sais que maman l'aimait beaucoup... c'est un argument en sa faveur, pas vrai?... vous avez l'air très bon, vous ne me rabrouez pas comme ce maigriot qui m'a fait sortir des gonds... voulez-vous me raconter toute l'affaire, ou bien, si cela vous ennuie, pouvez-vous me donner le moyen

de faire mon enquête... voilà ce que je vous demande... et je vous prie, je vous supplie de ne pas me refuser... »

Le maire s'était levé, peut-être plus ému qu'il n'eût voulu le paraître.

Il alla à un carton et souleva plusieurs dossiers. Il en prit un et, le posant sur son bureau, il l'ouvrit. C'était une collection d'articles de journaux collés :

« Mon enfant, dit-il, j'étais déjà maire lorsque se sont passés les tristes événements qui vous intéressent. J'ai pris moi-



LES AVENTURES DE « PROPRE-A-RIEN »

Le fonctionnaire fixe sur son visiteur un regard aigu dépourvu de toute bienveillance (P. 413, col. 2.)

même, comme je le fais d'ailleurs pour toutes les affaires qui concernent ma commune, les documents du procès. Venez ici, asseyez-vous devant mon bureau. Une heure vous suffira pour lire cela et prendre des notes... je vais vous laisser seul. Soyez tranquille, personne ne vous dérangera. Je reviendrai et vous me rendrez le dossier. Cela vous plaît-il ainsi?...

— Ah ! monsieur, s'écria Jacques en se précipitant sur ses mains et en les serrant de toute sa force, que vous êtes bon !...

— Là ! Là !... ne vous exaltez pas ainsi, jeune homme. Lisez très froidement... et sans aucune prévention ni pour ni contre... Au revoir. »

Il sortit du cabinet, laissant Jacques seul.

Chapitre IV Leverdier l'assassin !

Jacques éprouvait une singulière impression : la bonté de cet homme qui ne le connaissait pas, en lui rendant une certaine sérénité, en même temps éveillait en lui une inquiétude.

Cette bonté ressemblait si fort à de la pitié !

C'était donc qu'on le tenait pour très malheureux d'être le fils de son père !...

Son père ! voleur, assassin... Cette pensée qui semblait s'affirmer le poignait si fort qu'il sentit de grosses larmes gonfler ses paupières et qu'involontairement il laissa échapper ce cri enfantin :

« Papa ! Papa !... »

Le dossier était là, sous ses yeux, dans son enveloppe de carton gris, avec, dessus, une étiquette portant un nom, le sien !

Il tenait ses mains appuyées, sans avoir le courage maintenant de l'ouvrir.

Une peur le tenaillait, d'avoir à accuser, à condamner son père, que douze jurés avaient frappé.

Il resta ainsi quelques minutes, engourdi, lâche. Mais soudain il se ressaisit :

« Propre-à-rien ! gronda-t-il, est-ce que vraiment je mériterais mon nom ? »

Et d'un effort, il détacha le cordon qui liait le cahier.

C'étaient de nombreux feuillets, de même taille, et soigneusement appariés. Les morceaux de journaux avaient été coupés, ajoutés les uns aux autres, avec les titres, dont celui-ci dominait les autres :

L'ASSASSINAT DU PONT-DE-PIERRE

Et cette courte note s'affirmait en tête de toutes les pièces.

« Un crime horrible a été commis cette nuit sur le pont qui unit Mantes à Limay. Victor Lavalette, le marchand de bois de Gassicourt, a été assommé d'un coup de canne plombée et dévalisé. L'assassin, à ce qu'on nous affirme, a été arrêté, au moment même où il venait de commettre son crime. Le temps nous manque pour vérifier l'exactitude de ces renseignements : mais le coupable serait un habitant de Limay, assez connu dans le pays et dont les affaires périllicitaient. Le vol aurait été le mobile du meurtre. A demain les détails. »

Puis immédiatement cet autre article : « Les informations positives que nous avons recueillies sur le crime du Pont-de-Pierre confirment les premiers renseignements que nous n'avions accueillis, selon

notre prudence ordinaire, que sous toute réserve. Aujourd'hui le doute n'est plus permis, le malheureux Lavalette a été assassiné par un certain Leverdier qui exerce à Limay le métier de menuisier-ébéniste et qui, marié et père d'un enfant, se trouve dans une situation des plus précaires, due d'ailleurs à son ivrognerie invétérée.

« Lavalette, auquel il devait quelque argent, s'était présenté chez lui dans la journée pour réclamer le règlement de son compte et avait été éconduit brutalement sans recevoir son dû. De là, il s'était rendu chez d'autres clients où satisfaction lui avait été donnée; il avait eu aussi des rendez-vous avec des fournisseurs et des acheteurs à l'hôtel du Cheval-Blanc où il avait dîné. Puis, vers le soir, il s'était mis en route pour Mantes où il devait passer la journée du lendemain.

« C'est à l'entrée du pont qu'il a été assailli par le meurtrier qui, sans doute, pour se donner le courage d'exécuter son horrible forfait, avait bu de l'alcool plus que de raison : car on l'a découvert gisant à quelques pas du cadavre de sa victime, abruti, semblant ignorer où il se trouvait, mais serrant encore dans sa main le lourd bâton couvert de sang et auquel adhéraient des cheveux de l'homme assassiné.

« Le crime a dû être commis vers onze heures et demie : c'est quelques minutes avant minuit que des cultivateurs ont relevé le cadavre. Le nommé Leverdier s'est débattu et a résisté violemment à ceux qui voulaient s'emparer de lui.

« Il a feint de ne rien comprendre à l'accusation qui était portée contre lui et, en présence même du cadavre de sa victime, a proféré des paroles de dénégation aussi violentes que mensongères.

« Il a été conduit à la prison de Mantes et nous apprenons que M. Duval, juge d'instruction du parquet de Versailles, vient d'être désigné pour procéder à l'enquête judiciaire. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de cette sinistre affaire qui cause l'effet le plus pénible dans toute la contrée. »

Venaient ensuite des coupures empruntées à divers journaux locaux.

Jacques, pâle, les dents serrées, lisait attentivement, cherchant de nouvelles indications. Elles se faisaient de plus en plus rares. Une seule retint son attention, c'étaient des notes biographiques sur l'assassin.

Jean Leverdier était natif de Mantes, d'une famille d'ouvriers qui n'avait jamais fait parler d'elle. Il avait été mis en apprentissage de bonne heure et sa conduite n'avait donné lieu à aucun reproche.

On ne savait pour quelle cause il avait été réformé du service militaire.

(A suivre.) **JULES LERMINA.**

Touchant dévouement du meilleur ami de l'homme

Les Chiens quêteurs en Angleterre

C'est une coutume charmante que celle des



chiens quêteurs, qui paraît être spéciale à nos voisins d'outre-Manche, et que l'on a vainement tenté d'introduire aux États-Unis.

Tous les hôpitaux de Londres et des grandes villes anglaises, et, d'une façon générale, toutes les œuvres de bienfaisance reconnues d'utilité publique ont à leur service des chiens merveilleusement dressés à solliciter la charité des passants.

Ils partent de grand matin et se rendent dans les endroits fréquentés, par exemple, à la sortie des gares qui déversent dans le centre de la ville des milliers d'hommes d'affaires et d'employés.

Ils ont chacun leur clientèle spéciale, qui leur est fidèle, et il est rare qu'ils rentrent bredouilles au logis ! Certains rapportent même des sommes relativement importantes, jusqu'à 50 ou 60 francs !

Un fait à remarquer, c'est que les malfaiteurs n'ont pas encore tenté de s'emparer de la tirelire que portent ces animaux, très aimés de la population, ils trouveraient de nombreux défenseurs.

CHRISTIAN BOREL.



Ce brave quêteur qui va relancer le personnel des gares porte à son cou une boîte en fer-blanc couronnée d'une inscription qui renseigne le public sur la destination des aumônes qu'il perçoit.

L'Anéantissement d'une race

Les Derniers Mohicans

Les derniers Mohicans qui disputèrent avec tant de vaillance mêlée de sauvagerie leur territoire aux soldats américains envahisseurs auront bientôt cessé de vivre.

Aujourd'hui c'est « Red-Cloud » (Nuage-Rouge), ce chef qui en 1876 dirigea la formidable insurrection contre les Visages-Pâles, qui est à l'agonie et termine ses vieux jours dans la plus atroce misère.

Voyant sa fin approcher, il eut le tort de distribuer, il y a quelques mois, tout ce qu'il possédait à ses enfants, mais sa mort étant longue à venir, ses fils dénaturés, une fois en possession de son avoir, abandonnèrent Nuage-Rouge à son triste sort.

Un dernier chef, croyons-nous, qui vit encore, quoique très âgé, serait « Sitting-Bull », le « Taureau-Assis », qui, avec ses « braves », anéantit les troupes américaines envoyées pour les combattre, sous la conduite du général Custer.

Cornil BART.



LES DERNIERS MOHICANS

Songeant à leur grandeur passée, les vieux chefs attendent la mort avec stoïcisme, ne regrettant pas une vie qui ne fut pour eux que décevante.

LES GRANDES AVENTURES

Capitaine



Vif-Argent



Épisodes de la Guerre du Mexique (1862-1867).

par

Louis BOUSSENARD



Troisième Partie. Vive la France !

CHAPITRE VI (Suite.)

Cristoforo prononça ce dernier mot d'une voix contenue, navrée.

« Soit, reprend Vif-Argent toujours souriant. Mais, colonel, vous n'avez toujours pas répondu à ma question... »

« Toutes les considérations que vous émettez sont de trop peu d'importance à mes yeux... je ne veux pas discuter avec vous les possibilités d'une évasion... mais de toutes les chaînes dont on nous chargerait, de toutes les entraves dont on enserrerait nos membres, il n'en est qu'une qui paralyserait notre volonté... »

« Ce serait la crainte de manquer à notre parole d'honneur... »

« Je vous le demande donc une fois de plus... jusqu'où nous engage celle que nous vous avons donnée... »

On touche au seuil du couvent.

Sur le vaste fossé qui l'environne un pont-levis vient de s'abattre.

Titubal donne des ordres : les Mexicains serrent les rangs et se rapprochent des prisonniers...

« Capitaine, dit tristement le colonel Cristoforo, je vous réponds avec autant de franchise que vous en avez mis à m'interroger. »

« A partir de ce moment, je vous tiens vous et vos compagnons comme dégagés de toute obligation morale vis-à-vis de moi... »

« Vous êtes libérés de votre parole... et que Dieu vous aide !... »

— Merci, colonel, on tâchera de s'aider soi-même... »

Titubal approche : on dirait qu'il a entendu cet entretien confidentiel.

« Colonel, dit-il d'un ton presque insolent, je vous remercie de l'aide que vous avez bien voulu me prêter pour conduire mes prisonniers jusqu'ici... mais à partir de ce moment, ils se trouvent sous ma seule responsabilité... »

— Je le sais, monsieur, répond Cristoforo d'un ton dédaigneux, le rôle du soldat est fini, celui du géolier commence...

— Colonel ! » crie Titubal pâlisant de rage...

Mais Cristoforo semble ne pas l'entendre.

D'un beau geste, il offre à Vif-Argent sa main toute ouverte :

« Adieu, capitaine, dit-il d'une voix grave. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous dire au revoir !... »

— Qui sait ? » fait Vif-Argent en lui rendant son étreinte.

Le colonel salue militairement les hom-

mes de Vif-Argent, puis s'éloigne en contournant l'édifice.

« Chouette type ! murmura Mistoufle.

— Faut-il, hélas ! ajoute Vif-Argent, que les hommes ne songent qu'à se battre et à se tuer... »

La voix de Titubal s'élève.

Oh ! celui-là ne se pique ni de chevalerie ni même de la plus vulgaire courtoisie.

Enfin, ce gêneur de colonel ayant disparu, il est libre d'être grossier tout à son aise. Et il ne s'en fait pas faute.

Vif-Argent a donné le mot d'ordre à ses hommes :

Pas de protestations, pas de résistance. Se soumettre et attendre les événements.

Cette consigne ne fait pas l'affaire de Titubal qui espère qu'un prétexte lui permettra de donner cours à ses brutalités.

Les prisonniers ont été poussés sur le pont-levis.

Mais ils trouvent le moyen de se rallier, comme à la parade, et ils passent derrière Vif-Argent d'un pas ferme, cadencé, militaire...

Les voilà sous une voûte sombre dont les murs ont un relent de mois : une grille de fer dont les barreaux serrés laisseraient à peine passer une main ouverte, les arrête.

Titubal s'approche : les compte. Ils sont bien dix-sept, pas un ne manque. Soudain il pousse un cri !

« Mais... par le diable ! l'Indien ? où est l'Indien ?... »

Le fait est que, depuis le moment où les Azogüeyos ont été accablés par le nombre, nul ne s'est préoccupé de lui...

Il a été pris avec les autres, ceci n'est pas douteux.

Car il s'est courageusement battu aux côtés de Vif-Argent...

Puis il a disparu. Nul ne se rappelle même plus à quel moment il l'a vu. Cependant il était bien au nombre des prisonniers, puisque Titubal — d'origine indienne lui-même et par conséquent haineux de ses congénères — l'a remarqué.

Bref Siori n'est pas là. Était-il blessé ? Est-il mort ? Titubal, exaspéré, questionne et personne ne lui répond.

Il a un véritable accès de rage.

Il donne ordre d'ouvrir la grille de fer et les prisonniers sont jetés en avant, sur les marches d'un escalier glissant, où leurs pieds ont peine à rester d'aplomb.

Titubal les a avertis : au moindre mouvement en arrière, une salve de balles les frapperait.

Vif-Argent a sifflé tout doucement, et, dociles comme des agneaux, les Azogüeyos descendent, descendent...

Des guerilleros, la torche au poing, les éclairent : et les voilà dans les larges couloirs d'un souterrain surbaissé : il leur faut courber la tête pour ne pas se briser le crâne à la voûte.

Une saveur de salpêtre les prend à la gorge.

Encore une, deux, trois grilles de fer et enfin ils débouchent dans une salle ronde, au plafond très élevé, se terminant en ogives avec une clef de voûte à laquelle,

macabre fantaisie, pend un squelette d'homme, très blanc.

CHAPITRE VII

Vestiges d'inquisition. — La salle des tortures. — Enchaînés. — Titubal se repose. — Un peu de serrurerie. — Géoliers prisonniers. — Dans les souterrains. — Vers l'inconnu.

Cette salle est étrange. Elle est ronde, mais la circonférence est coupée en un point par une masse noire, qu'à la lueur des torches Vif-Argent reconnaît pour une estrade, avec bancs de chêne. Un siège plus élevé au milieu. Un tribunal évidemment.

Au milieu, une vaste table très épaisse, munie d'appareils bizarres comme des crics, des roues dentées, des leviers... au-dessus, une sorte de potence surmontée d'une poulie... dans un coin, une espèce de statue en métal, de grandeur humaine. Elle est à demi entr'ouverte et à l'intérieur on distingue des pointes de fer...

Vif-Argent ne bronche pas. C'est l'ancienne — et qui sait ? peut-être l'actuelle salle des tortures.

Bec-Salé se redresse un peu plus, Lenflé fait le gros dos, Mistoufle rigole, les autres ouvrent de grands yeux et ne comprennent pas tout à fait...

Du reste, il semble que Titubal se complaise à leur faire faire le tour du propriétaire : on ne s'arrête pas. Une porte tourne sur ses gonds avec des crissements aigus.

Voici une autre pièce, dont les murs sont hérissés de lames, de crocs, devant déchirer les mains qui essaieraient de s'y appuyer. Au milieu, un trou noir, sinistre, d'où monte une odeur de charnier.

Le sol est lui-même garni de pointes de fer qui laissent à peine entre elles la place nécessaire pour poser les pieds. Là, l'homme ne pouvait ni s'asseoir, ni se coucher, ni s'appuyer à la muraille, et le trou, l'abominable abîme l'attirait, jusqu'au moment où il s'y précipitait lui-même, fou de fatigue et de désespoir.

D'autres salles suivent encore. Titubal exhibe avec une joie féroce son musée des horreurs et finalement, par d'autres souterrains — car il semble qu'il y ait là-dessous toute une cité monstrueuse — on remonte. Encore des grilles, des portes de fer et enfin une dernière pièce, éclairée celle-là par une lucarne barrée en croix à une hauteur de plus de 10 mètres et d'où tombe un rayon de lumière.

Le sol est nu : aux murailles, des anneaux, des chaînes...

Titubal s'est arrêté, il réfléchit. Doit-il passer au cou de ces hommes le carcan qui les immobilisera. Certes il est le maître et n'est responsable de ses actions que devant Carbajal.

Il le sait cruel, impitoyable. Pourtant il a peur d'outrepasser ses ordres. Il faut que ces hommes comparaissent devant un tribunal et qu'ils puissent se tenir debout, répondre, esquiver même une défense dont on ne tiendra pas compte, bien entendu.

Titubal se contente de leur faire passer aux chevilles un double anneau de fer qu'une chaîne retient à la muraille. Le métal est solide à l'épreuve ; de plus, der-

rière la grille énorme qui clôt cette pièce, des sentinelles armées — un poste de dix hommes — armes chargées, veillent constamment, avec ordre de tirer à la première incartade.

Les prisonniers n'ont pas prononcé une parole, ce qui l'enrage.

Il les a insultés, il a épuisé tout son vocabulaire de jurons et de grossièretés.

Ils ont regardé en l'air, comme si cela ne les concernait pas.

Comme ce gredin de Titubal aurait plaisir à les fouailler ! et il n'ose pas. Un accident est si vite arrivé : il faut qu'ils soient en bon état pour faire bonne figure à la cour martiale. Les ordres sont précis.

Irrité de son impuissance relative, le chef de guerilleros se résigne à tourner sur ses talons : il faut qu'il aille rendre les comptes à Carbajal. On lui a dit que celui-ci était absent : il avait été appelé par un message pressant.

Où était-il allé ? Nul le savait.

Jusqu'à son retour, il faut attendre pour la réunion du tribunal.

D'autant qu'il est question de faire concorder le jugement et l'exécution avec une grande cérémonie religieuse, une sorte de procession, à la fois théâtrale et mystique...

« Les grands chefs font toujours du mystère, grogna Titubal en quittant à regret les prisonniers. J'espère pourtant bien qu'on ne va pas me laisser ces scélérats-là sur le dos pendant trop longtemps... »

Il arrive dans la cour principale. En face, le couvent est transformé en caserne. La cour semble un camp retranché.

Titubal s'informe : il paraît que de graves nouvelles sont arrivées.

Monterey serait définitivement évacué. Les troupes européennes se seraient repliées sur San-Luis-de-Potosi. Tampico serait menacé. Enfin on parle du départ prochain des Français...

Titubal hausse les épaules : il ne croit pas à ces racontars contraires à ses intérêts. Car si la guerre cessait, où seraient les occasions de butin, de pillage, les joies des embuscades et des massacres ?

Et quand reviendra Carbajal ?

On parle de vingt-quatre, peut-être même de quarante-huit heures.

Décidément, Titubal ne voit pas très clair dans toutes ces manigances.

Enfin, il a fait son devoir et continuera à le faire.

En attendant, il a bien gagné quelques bonnes fioles de vin de Valdapenas : il racole quelques compagnons et s'enferme avec eux...

Adviennne que pourra.

... Vif-Argent et ses compagnons sont en prison...

Des chaînes solides les attachent au mur et ne leur permettent de faire que deux pas en avant.

Par bonheur, Mistoufle a été cadennassé, auprès de son ami. En s'étirant de toute sa longueur, on arrive à se toucher la main.

Le capitaine a ordonné, pour un temps, le silence et l'immobilité.

Titubal peut revenir. Il faut qu'il croie à la lassitude qui engendre la soumission.

Tous se sont assis, très calmes. Ces compagnons, d'origine si différente, jusqu'à un nègre, jusqu'à un enfant, des êtres de toutes nations, Indiens, Africains, Grecs, sont devenus de vrais Français. L'ascendant de Vif-Argent les a métamorphosés. Ces aventureux sont des soldats et des meilleurs.

Et ils admirent leur chef.

Dès qu'il ordonne, on obéit. Il a conquis la confiance et, quelque ordre qu'il donne, il est certain de le voir exécuté, sans une hésitation.

Et s'il lui plaît de les envoyer à la mort, pas un ne fera un pas en arrière.

On leur a apporté de la nourriture, une sorte de brouet saumâtre où nagent des viandes innommables.

Vif-Argent a mangé, ils mangent.

Et quelques-uns claquent de la langue pour narguer leurs gardiens.

Ceux-ci sont des brutes, hirsutes et demi-sauvages, le rebut des bandits de la Sonora et des frontières du Texas, triés sur le volet par Titubal.

Ils ont la haine tenace de ces contre-guerrillas français qui tant de fois les ont traqués et décimés. C'est une grosse revanche que de les tenir enfin à merci...

Tant que le jour dure, tant qu'un rayon de lumière tombe de la lucarne d'en haut, ils se sont tenus appuyés contre la grille, la carabine prête, attendant un geste suspect, désirant l'assassinat possible.

Mais l'immobilité des prisonniers, leur soumission apparente ont fini par lasser leur surveillance mauvaise.

Quand la nuit est venue, ils ont allumé une lanterne qu'ils ont accrochée à la grille, et comme ils sont inintelligents et maladroits, ils n'ont pas compris que le rayon les éclairait tandis que les prisonniers restaient dans la plus profonde obscurité.

Finalement, ils se sont tassés dans l'étroit espace dont ils disposent. Bien entendu, ils ont trouvé le moyen de dissimuler quelques bouteilles de pulque.

Se sentant bien seuls, ils boivent à gorge ouverte : et l'ennui, et le silence venant en aide aux fumées de la liqueur engourdisante, ils se sont endormis, abominablement ivres.

Alors la scène change.

Vif-Argent a appelé Mistoufle à voix basse, de cette voix pareille à un souffle, que savent prendre les hommes habitués aux embuscades.

« Écoute, lui a-t-il dit, tu sais qu'ouvrir les fers qu'ils nous ont passés aux chevilles n'est qu'un jeu pour moi... »

« Ces imbéciles ne savent pas fouiller un homme, j'ai conservé sur moi toute une trousse de fine serrurerie... »

— Oui, je la connais, répond Mistoufle, et le jeu sera d'autant plus facile que ces serrures doivent dater du temps de Fernand Cortez... c'est gros, c'est lourd, mais ça ne tient pas.

— A l'œuvre donc et surtout pas de bruit.

— Tu commences...

— Et je finis, » dit Vif-Argent.

On a entendu un très léger dé clic. Vif-Argent et Mistoufle sont restés immobiles, retenant leur respiration.

Les guerilleros n'ont rien entendu. Tout va bien...

« Aux autres, maintenant, je m'en charge, dit Mistoufle. »

— Attends un instant... il ne faut risquer aucune imprudence... »

Vif-Argent rampe sur le sol, pas un de ses mouvements n'éveille le moindre bruit... il est arrivé à la grille.

Là, il se soulève sur ses poignets et, collant son visage à un des interstices de la grille, il regarde attentivement.

En fait, les hommes sont éreintés par la longue étape qu'ils ont dû fournir : ils ont bu, sont alourdis par l'ivresse, ils dorment bestialement, avec des grondements de fauves.

Vif-Argent étudie leurs positions, comment ils tiennent leurs armes, il médite le plan d'attaque.

Car l'homme qui compte chaque minute de vie qu'on lui laisse comme devant être employée à l'œuvre du salut, ne veut rien laisser au hasard.

(A suivre.)  LOUIS BOUSSENARD.

SOUS LE BEAU SOLEIL TUNISIEN

LES INDUSTRIES INDIGÈNES

 En parcourant à Tunis les souks des selliers, des tailleurs, des menuisiers, des tisserands, on pourrait se croire transporté à plusieurs siècles en arrière, au temps des corporations.

C'est que la vie arabe pour se manifester n'a point besoin d'avoir recours aux fabriques et à la grande industrie.

Les artisans tunisiens, dont plusieurs sont de véritables artistes, suffisent à vêtir et à meubler la population, depuis le meskin (homme de peine) jusqu'au puissant caïd et au riche seigneur. Je ne veux pas dire que les indigènes dédaignent nos modes ; j'ajouterai même qu'ils les apprécient trop et qu'ils font un abus regrettable d'armoires à glace, de consoles et d'étoffes qui, pour venir de France, n'en sont pas moins prétentieuses et laides. Malgré cela, la grande majorité portant encore les vêtements antiques des vrais croyants, les tisserands, les tailleurs, les fabricants de chéchias et de belras (chaussures) ne manquent pas d'ouvrage. Puisque nous parlons du vêtement passons en revue les diverses industries qu'il fait vivre.

Les tailleurs sont aussi des brodeurs ; ce double métier exige donc beaucoup de goût et d'adresse. La plupart des étoffes qu'ils emploient ont été tressées à Tunis et dans les tentes des nomades du Sud où l'on travaille la laine des moutons à grosses queues. Ils taillent, dans le drap ou la soie, la culotte bouffante très serrée aux genoux et d'une coupe élégante, la petite veste qui ressemble beaucoup aux *chupens* de nos Bretons ; la djebba, ample robe qui évoque la tunique antique et enfin le burnous qui se prête aux attitudes nobles, aux gestes statuaire. La veste et le burnous sont toujours brodés ou soutachés. La veste s'égaie,

en général, de dessins symboliques tracés en soies multicolores; le capuchon du burnous est soutaché d'étroits galons de soie, toujours blanche, pour que rien n'en altère la teinte immaculée. Les caftans bruns des paysans, en bure comme le froc d'un capucin, sont agrémentés et parfois entièrement recouverts de passementeries blanches. Il faut voir avec quelle rapidité le tailleur coud les brins de laine que les petits apprentis debout, et distants de quelques mètres, font aller et venir symétriquement sur l'étoffe d'un croisement régulier des mains.

En voyant dans les rues le grand nombre d'Arabes qui marchent nu-pieds, on pourrait être tenté de croire que Tunis est hostile aux cordonniers. Il n'en est rien. Il suffit de parcourir le souk des *bel-raji* pour se rendre compte que cette esti-



Fabricant d'insignes religieux.

fois qu'il pénètre dans une mosquée, dans une maison, dans une boutique, dans un café, partout enfin où le sol est recouvert de nattes sur lesquelles il peut s'étendre. C'est un raffinement de propreté dont il ne faut pas rire.

Les *belras* se font en cuir jaune serin et les *bechmaq* en cuir rouge vif. Jadis, seuls, les nobles pouvaient porter des chaussures

rouges; bien qu'aucun édit ne les interdise plus, la foule, les gens du peuple préfèrent le cuir jaune. Depuis quelques années on fabrique la *chebrella* en cuir noir, sorte de savate à bout carré que portent surtout les femmes du peuple. C'est peut-être plus pratique les jours de pluie, mais c'est beaucoup moins joli!

Beaucoup de femmes arabes de la classe moyenne sont nu-pieds dans leur maison; la mosaïque de leur chambre est toujours recouverte de tapis ou de nattes, mais pour aller d'une pièce dans l'autre, il faut traverser le patio de marbre; elle introduit alors ses pieds dans des *kobkabs*, sorte de sabots dont on aurait enlevé le dessus pour ne laisser que la semelle et le talon. Les femmes juives les portent dans la rue pour vaquer à leurs occupations et le bruit des talons



Un sellier arabe.

mable corporation est en pleine prospérité. La chaussure américaine n'a pas encore remplacé la *belra* de cuir jaune ou la petite pantoufle brodée dans laquelle notre Cendrillon ne serait pas entrée, à moins qu'elle n'ait eu la coquetterie, comme la femme arabe, de n'y introduire que l'extrémité de ses pieds.

La chaussure d'hommes la plus usitée est la *belra*, sorte d'escarpin sans talon et dont le quartier est replié sous le pied. Cette mode qui tout d'abord semble étrange est logique: cela permet à l'Arabe de se déchausser facilement, car celui-ci retire ses *belras* chaque



Un tailleur brodeur.

de bois sur les pavés pointus est comme un son de clochette argentine, surtout quand la femme est svelte et marche rapidement.

A Beja on fabrique des *kobkabs* ajourés tout à fait charmants; le bois employé à cet usage est l'abricotier, le figuier, le noyer et l'olivier sauvage. Les fabricants de *kobkabs* n'ont rien de commun avec les cordonniers.

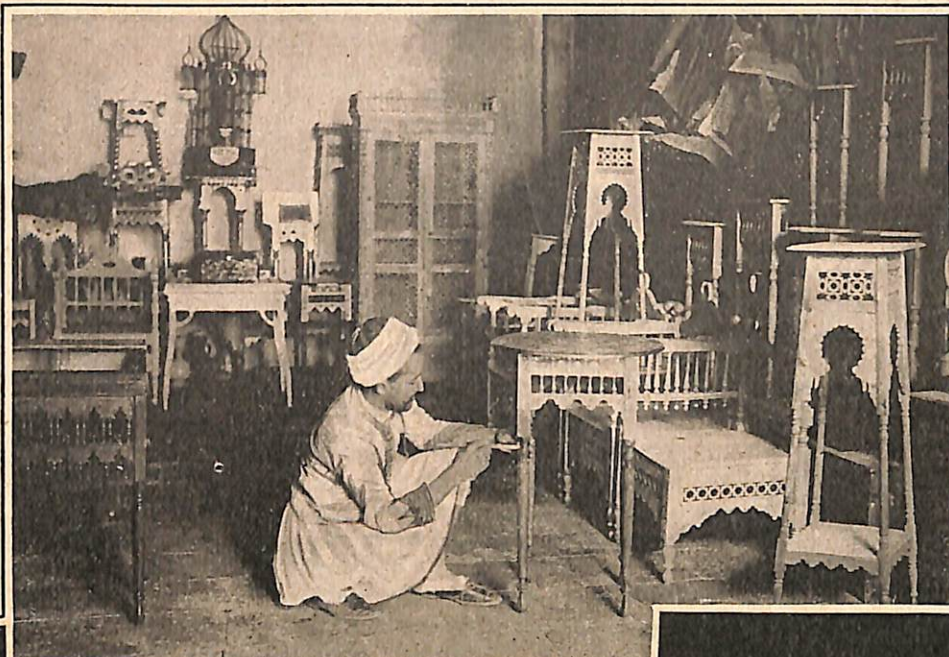
Les selliers, comme je l'ai déjà dit, exécutent avec beaucoup d'art de magnifiques harnachements. Il faut voir un cavalier *khroumir* monté sur sa haute selle de cuir cramoisi, brodée de fil d'or, de soie verte, jaune et bleue. Sa taille est ser-



LES INDUSTRIES INDIGÈNES A TUNIS

Fabricant de « belra », chaussure arabes.

rée par une large ceinture de la même couleur que la selle et qui supporte son poignard, son pistolet, sa poire à poudre et sa bourse. Parfois le sellier brode d'abord des fleurs et des motifs ornementaux qu'il appliquera ensuite sur le cuir, mais le plus beau travail et le plus apprécié des connaisseurs consiste à broder d'or ou de soie à même le cuir. Son métier est bien simple, si l'on peut appeler métier un morceau de bois plat qui lui sert d'appui pour sa main lorsqu'il enfonce l'aiguille dans le cuir.



poissons fantastiques. Quand ces meubles sont ternis et patinés par le temps, ils font un effet charmant.

L'Arabe peint aussi les poteries. Il ne se contente pas de la forme élégante des vases et du beau vernis jaune qui revêt les objets de terre fabriqués à Nabeul, il lui faut encore de naïfs dessins : fleurs,oiseaux, poissons, fauves ou chameaux, et il en décore, toujours avec une grande sûreté de goût, l'écuelle de deux sous aussi bien que le vase luxueux.

Quand on traverse



Chez l'amine des peintres.

mais qui se prête admirablement à tous les caprices que le ciseau du sculpteur peut lui imposer : guéridons, étagères, bancs et coffres sont ajourés d'entrelacs et d'arabesques compliquées. Pour remédier à l'insuffisance du bois et aussi pour satisfaire au besoin de couleurs éclatantes qui est en eux, les Arabes peignent et décorent leurs meubles. C'est presque toujours un fond vert pomme ou or sur lequel des roses rondes s'épanouissent à côté d'oiseaux ou de



Peintre décorant des poteries.

L'été, les boutiques des selliers sont encombrées de vastes chapeaux de paille brodés et ornés de pompons que portent les Arabes de la campagne pour se garantir du soleil. C'est, à coup sûr, infiniment plus pittoresque que le casque colonial des Français ! On remarque encore, accrochées aux boutiques, des guirlandes formées de triangles brodés et de grelots que l'on a coutume de porter aux processions de marabouts.

Les meubles arabes sont fragiles et séduisants. Comme le bois est rare en Tunisie, les menuisiers confectionnent presque tous le mobilier en bois blanc, peu résistant,



LES INDUSTRIES INDIGÈNES A TUNIS

Fabricant de kobkabs, espèces de socques en bois.

Marchand de chaudrons.

le souk du cuivre, on est assourdi par le tintamarre que font les ouvriers en martelant le métal. Je ne parle pas des artisans habiles qui cisèlent les admirables plats ou aiguières, mais de ceux qui fabriquent de vulgaires chaudrons ou marmites que les Arabes leur achèteront au poids de la matière. Toutes ces industries luttent encore contre la camelote importée d'Europe. Mais si des voix éloquentes ne s'élèvent en leur faveur elles disparaîtront prochainement. Pourrions-nous empêcher ce qu'il est convenu d'appeler le progrès ? C. GÉNIAUX.

LA SUPERSTITION EN TURQUIE

Moyens infailibles
de combattre
les mauvais présages

Une superstition commune aux Turcs et à la plupart des Orientaux, c'est la peur de l'appareil photographique. Ils sont persuadés que le kodak retire l'âme du corps ou du moins une partie de l'âme. Ils voient la preuve de cette croyance bizarre dans le fait que l'image de la personne que l'on photographie se reproduit sur la lentille de l'appareil.

C'est pourquoi les Turcs sont absolument persuadés que tous ceux qui se laissent cliquer raccourcissent volontairement leur vie. Aussi, ce n'est pas encore aujourd'hui que les photographes feront fortune dans l'empire ottoman ! Malheur à celui qui se risque à opérer en plein air ! Il s'expose aux injures et même aux mauvais traitements d'une foule prévenue et fanatique.

Photographiés ou non, la mort vient frapper chez les Ottomans tout comme chez nous, et, dans cette circonstance, les paysans ont coutume de faire repeindre ou reblanchir à la chaux la maison de celui qui vient de disparaître.

Lorsqu'on fait repeindre l'habitation, c'est toujours dans une couleur différente de celle qui existait auparavant. Si la famille n'a pas les moyens de se payer ce luxe, elle fait passer une couche de lait de chaux, ou, dernière ressource, elle nettoie et lave complètement l'extérieur de la maison.

Précaution ayant pour but d'en changer l'aspect, afin de tromper l'esprit du défunt, s'il voulait essayer de revenir dans son ancienne demeure, pour en tourmenter les habitants.

De même que dans tous les pays ou à peu près, les clefs des songes pullulent en Turquie, mais, au moins, dans ce pays, on en tire un parti pratique. On s'en sert pour éviter ou diminuer les « douloureuses » des médecins.

Si, par exemple, au petit déjeuner du matin, un enfant dit qu'il a eu un cauchemar, la nuit, on lui applique immédiatement des remèdes pour une maladie de poitrine.

Si le père a fait un rêve durant lequel il a eu des nausées, il se met à la diète, parce qu'il aura des troubles d'estomac.

Si un Oriental se réveille avec des élancements, après un songe court et terrible, il est convaincu qu'il a une maladie de cœur, alors que, pour les Turcs, rêver batailles ou mauvais traitements, c'est l'indice certain de la phtisie.

A moins de troubles publics, où les massacres sont, trop souvent, à l'ordre du jour, les assassinats sont assez rares parmi les sujets du sultan. Ceux-ci préfèrent, en règle générale, se débarrasser de leurs ennemis par la magie.

La manière d'opérer est la suivante. Laisser tomber un long bâton sur l'ombre de la personne condamnée. Mesurer soigneusement cette ombre en prononçant certaines paroles mystérieuses. Puis, placer ledit bâton dans un carrefour, en répétant les mêmes paroles sacrées, au moment où une voiture passe à cet endroit. L'individu condamné mourra sûrement.

Procédé assez innocent, car, aucune date n'étant fixée pour l'événement fatal, la victime finira bien par mourir, un jour ou l'autre, de mort naturelle.

Nombre de superstitions turques sont basées sur la conviction absolue que le côté gauche est

celui de la malchance et que le mauvais œil a une influence néfaste dans toutes les circonstances de la vie.

Ainsi, quand les Ottomans plaident — et ils le font plus souvent qu'à leur tour — ils considèrent leur procès comme à moitié gagné, s'ils peuvent empêcher la partie adverse d'entrer au tribunal, le pied droit le premier. A cet effet, ils payent souvent quelqu'un qui doit faire trébucher leur antagoniste sur le seuil de la porte d'entrée.

Avoir un mauvais œil est considéré comme un grand avantage dans un procès. Pourtant, selon une autre superstition très répandue, on peut faire tout aussi bien avec des yeux ordinaires, si, en rencontrant son adversaire à la barre, on le regarde fixement en murmurant cette phrase cabalistique :

« Prends garde au loup ! Tu es la brebis, je te mange, je te dévore. Toi et ta cause, vous pouvez vous considérer comme morts. »

L. KUENTZ.

ATTENTION AUX CANNIBALES

Les Voisinages dangereux
aux îles Salomon

Le dernier courrier d'Australie apportait en Europe la nouvelle tragique de la mort du Rev. Daniells, membre de la mission mélanésienne, qui fut assassiné et dévoré par les anthropophages des îles Salomon.

Lorsqu'on ne quitte pas l'asphalte du boulevard, on a peine à croire que, malgré les efforts des missionnaires, il existe encore des noirs affamés de chair humaine.

C'est pourtant un fait et les indigènes des îles Salomon semblent être les plus difficiles à convertir. On sait que cet archipel consiste en récifs de corail amencelés par les siècles et que ces noirs vivent sur ces récifs.

Or certaines tribus non cannibales, épouvantées par la cruauté de leurs terribles voisins, ont dû, pour vivre en sécurité, bâtir des îlots artificiels dans les lagunes qui séparent l'île proprement dite des rochers avoisinants.

Ce sont de véritables habitations lacustres, semblables à celles de l'homme à la Pierre Taillée, dans lesquelles la population pacifique de l'île se réfugie.

L'île de Malaïta est la plus curieuse à visiter. La férocité de ses anthropophages était telle que des centaines de noirs ont dû se grouper dans plusieurs îlots bâtis par eux-mêmes, entourés par des palissades faites d'énormes troncs d'arbres. De petites portes ont été pratiquées dans ces remparts de bois et la nuit elles sont gardées par des sentinelles armées jusqu'aux dents.

Ces cités artificielles ressemblent à une ville en miniature.

On y trouve de petites huttes dans lesquelles s'entassent les indigènes, elles sont à peine comparables à la chambre hygiénique du Touring Club ! — et des rues larges de deux mètres à peine.

Elles sont étroites, c'est vrai, mais on ne risque pas d'y être écrasé par les autobus.

Pendant le jour, la cité est déserte parce que ses habitants se livrent aux joies de la haute culture sur les rives de la grande île et dès la tombée de la nuit tout le monde rentre au bercail, heureux de pouvoir dormir en paix, à l'abri des incursions des amateurs de chair fraîche.

M. TESSIER.

LES CONQUÉRANTS DE L'AIR

Au-dessus
du Continent Noir

Par le

Capitaine DANRIT
(Commandant DRIANT)
ooo

CHAPITRE XVI

A LA RECHERCHE DE L'AFRICAIN (Suite.)

A cette proposition, Harzel se récria : quitter l'Africain, après le raid qu'il venait de fournir avec lui ! Comment pouvait-on lui demander cela ?

— Justement, mon cher ami ; tu en as assez fait avec le monoplan, intervint Tussaud. Tu changeras d'aéroplane ; ton instruction y gagnera et tu veilleras de plus près sur ta fiancée, qui passe aussi à notre bord. Du reste, tout ça c'est du provisoire. Demain, tu le retrouveras, ton Africain.

Müller joignit ses instances à celles de Tussaud ; Paul Harzel avait eu, la nuit dernière, dans le buisson où il avait passé la nuit, un violent accès de fièvre, et, vers 2 heures du matin, il avait même eu quelques instants de délire...

— Mais c'est fini, maintenant, riposta vivement le jeune homme. Et, d'ailleurs, mon cher Müller, tu n'en sais rien : Ourida t'a raconté cela avec son imagination d'Orientale ; je n'ai pas été si malade qu'elle l'a dit...

— Tu l'appelais à haute voix, tu la cherchais, et elle était auprès de toi, dit Müller ; elle n'a pas inventé cela.

— J'ai eu simplement un peu de fièvre qui s'est compliquée d'un cauchemar, le cauchemar professionnel dans toute son horreur... J'avoue que j'ai encore la chair de poule, rien qu'en y pensant.

— Tu t'imaginais que tu tombais... tombais sans arrêt...

— Non ; celui-là est aussi bien le cauchemar de l'alpiniste que celui de l'aéronaute ; le mien était spécial. Les Snoussia m'entouraient, commandés par Oswald ; le brigand ricanait comme un démon, et, devant Ourida qu'il contraignait à tenir les yeux ouverts, il me ficelait à la grande hélice de l'Africain, qui est à peu près de ma taille ; puis, il me prenait par les pieds et faisait faire à l'hélice un demi-tour brusque qui mettait le moteur en mouvement. Alors je tournais avec elle !... Je tournais à 1,200, 1,800 tours !... C'était affolant !

— C'est bien un cauchemar d'aviateur, fit Tussaud.

— Impossible de décrire la sensation infernale que je ressentais, poursuivit Paul Harzel : ma tête, laissée libre, ballottait ; elle ne pouvait suivre la rotation vertigineuse qui emportait mon corps et je la sentais prête à prendre la tangente comme la pierre d'une fronde !... Atroce, te dis-je, c'était atroce ! Et, encore en ce moment, il me semble que tout tourne autour de moi.

— Pauvre ami ! fit Müller ; je comprends l'état dans lequel je t'ai trouvé... Mais tu vois bien que cet accès de fièvre t'a affaibli et qu'il vaut mieux pour toi rester sur le *Commandant-Lamy*, au cas où l'*Africain* seul pourrait aborder la Zaouïa.

— Mais toi, intervint Tussaud, s'adressant à l'Alsacien, tu dormais donc pendant qu'il faisait des rêves pareils ?

— Moi, répondit Müller en souriant, je marchais ; j'ai marché toute la nuit pour aller au ravitaillement.

— Au ravitaillement ! Qu'est-ce que tu chantes ? Depuis quand y a-t-il des garages par ici, avec des bidons d'essence ? Pourquoi pas des mécanos ? Est-ce que tu n'aurais pas eu ton petit accès de fièvre, toi aussi ?

— Tranquillise-toi ; si j'avais été souffrant, je n'aurais pu faire le métier auquel je me suis livré pour retrouver l'essence enterrée par ce pauvre Frisch, ici même.

Et l'Alsacien, montrant du doigt une excavation toute proche, donna connaissance à Tussaud du post-scriptum dans lequel Frisch annonçait qu'il enterrerait sa provision d'essence pour ne pas la laisser tomber entre les mains des Snoussia.

Tel avait été le vagabondage aérien de Tussaud au cours de ces trois dernières journées, qu'on n'avait pu lui faire part de ce détail.

— Ma seule crainte, reprit Müller, était que vous ayez déjà enlevé les tonnelets ; dans cette hypothèse, j'étais cloué au sol à six kilomètres d'ici.

— Et tu as fait ce trajet en pleine nuit, un baril sur l'épaule ? fit Tussaud avec admiration.

— Je l'ai fait deux fois, repartit Müller, heureux d'être tombé aussi près de la cachette et fier de revenir à vous par mes propres moyens, après trois jours d'absence.

— Et moi ahuri de vous voir encore en l'air après soixante-douze heures de vol. On verra cela couramment lorsque l'aéroplane électrique empruntera sa force à l'atmosphère, réservoir inépuisable d'énergie ; mais, pour le quart d'heure, nous sommes limités à 2,000 kilomètres d'une seule traite.

— C'est déjà joli quand on songe à l'époque où Latham était à bout de souffle après avoir bouclé son centième kilomètre.

Pendant cette conversation, Paul Harzel s'était étendu, un peu à l'écart, sur le sol : de grosses gouttes de sueur perlaient à son front... Ourida, assise auprès de lui, l'interrogeait doucement et écartait, de son voile, les mouches qui importunaient le malade : le visage de l'officier se creusait sous l'effort d'une toux persistante...

— Si nous pouvions les déposer au camp ? hasarda Müller.

Mais il n'y fallait pas songer. Si l'on voulait atteindre Kara avant que l'obscurité fût complète, il n'y avait plus une minute à perdre.

— Préparez une dépêche pour aviser le colonel de ce qui s'est passé, prescrivit

Tussaud au lieutenant du génie, en prenant place au volant.

Il avait été convenu que l'*Africain*, où Chouchane venait de s'installer à la place d'Ourida et le sergent Brulard à celle d'Harcel, guiderait la marche.

Le monoplane s'enleva sans effort et vira immédiatement vers le Nord.

Le *Commandant-Lamy* suivit le mouvement, et Verdier télégraphia :

« *Africain* retrouvé intact revenant de Fachoda où, poussé par vent Est, avait dû aller chercher essence. Comptons opérer ce soir en commun contre Kara. Si réussissons, tirerons cartouches lumineuses et serons demain matin retour au camp. Si échouons, il vous appartiendra d'agir par le canon. Position batterie reconnue au passage par Müller sur hauteur Sud, 2,000 mètres environ de Zaouïa. Harzel forte fièvre veut participer quand même expédition. Partons à l'instant du camp Frisch. — TUSSAUD. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« La colonne et son chef vous adressent tous leurs vœux, saluent votre dévouement. Bataillon parti poursuivra marche dès la pointe du jour pour achever votre œuvre. — MAGNIEN. »

— Et maintenant, s'écria Tussaud, que le patron des aviateurs nous tende un peu la perche, parce que ce n'est pas ordinaire ce que nous allons tenter là ! Tu sais, Müller, si nous réussissons, ton record de Fachoda ne sera que de la petite bière.

Les deux aéroplanes franchirent une cinquantaine de kilomètres parallèlement à la chaîne, puis, se suivant à 500 mètres de distance et à une centaine de mètres d'altitude seulement, ils piquèrent droit sur la montagne.

Lorsqu'ils n'en furent plus qu'à quelques kilomètres, Tussaud ordonna d'adapter à l'orifice d'échappement du *Commandant-Lamy* le « silencieux », tube garni intérieurement de spires métalliques entre lesquelles viennent se briser les gaz d'explosion, et les détonations du moteur se transformèrent en un grésillement qu'il était impossible d'entendre à une centaine de mètres.

L'*Africain* l'imita... L'écho se tut, et l'ascension dans la montagne commença.

Les aéroplanes dont la vitesse avait été réduite au minimum, glissaient le long des pentes, ou les contournaient, pour éviter de se détacher sur le ciel, semblables à d'énormes hiboux.

Après quarante minutes de marche silencieuse, une sorte de tranchée perpendiculaire à la chaîne s'ouvrit devant l'*Africain* : Müller s'y engagea résolument, bien que l'ombre l'emplit déjà...

Quelques kilomètres plus loin, il débouchait à angle droit dans un ravin qu'il reconnut aussitôt à son orientation Nord-Sud et au ruisseau qui murmurait dans le fond.

C'était le lit encaissé de l'Oued Ourida. Kara n'était plus qu'à courte distance, là-bas. Et Chouchane, soulevé dans son baquet, désignait sur la droite le sommet d'un escarpement qui se détachait de la paroi comme un bastion.

D'un commun accord, les deux aviateurs s'abaissèrent encore, survolant le cours d'eau à une cinquantaine de mètres à peine ils rasèrent la face ouest de l'escarpement pour échapper aux vues qui eussent pu plonger dans l'abîme, mais l'ombre s'était épaissie, et ils glissèrent invisibles...

Le nègre expliqua que la source sortait du rocher, de l'autre côté du saillant, à une hauteur supérieure à celle que le monoplane s'attachait à conserver dans son vol, et Müller donna un coup d'équilibre qui fit monter l'appareil obliquement le long de la noire paroi.

L'*Africain* doubla le saillant, et une large brèche apparut dans le roc.

— Hena ! hena ! ici, c'est ici ! avertit Chouchane d'une voix gutturale.

Un court virage, et, soulagé par son hélice horizontale, le monoplane se posa à l'entrée de l'étroit ravin. Müller n'avait pas osé s'y engager plus avant dans la crainte de heurter le rocher, soit de son hélice, soit de ses ailes. Mais, dès qu'il eut atterri, il s'aperçut qu'il pouvait sans danger pousser plus loin en laissant derrière lui une place pour le biplan.

Aussi, quand, à son tour, Tussaud passa, rasant la muraille, Müller, qui avait sauté de sa nacelle, lui cria-t-il, les mains en porte-voix :

— Vire et reviens dans deux minutes, il y a de la place !

Puis, avec l'aide de Chouchane qui avait compris en le voyant agir, il roula l'*Africain* jusqu'au fond de l'impasse rocheuse.

Peu après, le *Commandant-Lamy*, qui avait opéré un virage savant dans un rayon relativement faible, malgré ses vastes dimensions, se présentait normalement au rocher, s'engageait dans la gorge et prenait terre à quelques mètres de l'*Africain*.

Cette manœuvre, qui, aux débuts de l'aviation, eût été considérée comme impraticable, avait été exécutée de main de maître. Rien n'était impossible, désormais, à ces merveilleux appareils pilotés par des hommes accoutumés à surmonter tous les obstacles !

La première et, peut-être, la plus grande des difficultés était vaincue : Kara n'était plus qu'à une centaine de mètres au-dessus de la tête des intrépides sauveteurs qui allaient l'assaillir à l'improviste.

Seuls, des aéroplanes pouvaient tenter pareille aventure.

D'un accord tacite, les équipages du *Commandant-Lamy* et de l'*Africain* restèrent immobiles quelque temps, l'oreille tendue, à l'affût d'un bruit, d'une rumeur, qui eussent indiqué que la garnison était en éveil. Ils ne virent que la nuit ; ils n'entendirent que le silence.

Les Snoussia du Cheikh el Qaï seraient surpris dans leur sommeil...

Et, vues du fond du précipice, les deux lignés de faite des hautes parois semblaient monter l'une vers l'autre, laissant entre elles un étroit ruban de ciel parsemé d'étoiles.

1. Dictionnaire arabe qui a donné naissance à un vers français dans la poésie dite des « Catacombes ». Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence.

CHAPITRE XVII

SUPPLICE DE JAUNES

Au moment où l'Africain s'était envolé, effleurant presque de ses ailes les colonnes d'assaut pressées des Snoussia, Paul Harzel avait vu retomber, inerte, le bras que le capitaine Frisch, debout sur le parapet de la redoute, agita en signe d'adieu.

Sous le choc du projectile, le commandant de l'avant-garde avait chancelé; mais il s'était aussitôt redressé par un violent effort, et, adossé à la muraille de terre, son revolver à la main, il avait commencé de viser et d'abattre froidement, méthodiquement, les ennemis les plus proches.

Il n'avait plus à faire œuvre de chef, à ordonner, à diriger le combat... La mêlée était furieuse; on se battait partout, et, l'un après l'autre, ses camarades, ses soldats, Barka, son fidèle serviteur, s'écroulaient sous l'assaut de grappes sans cesse renouvelées de fanatiques acharnés, écumants...

Frisch fait un pas en avant, d'instinct, répondant à l'appel de son nom poussé, près du dernier canon, par le sergent Mancour expirant... Tout à coup, une sensation pénétrante de froid glacial, une douleur aiguë... et le capitaine tombe sur les genoux: d'un coup de sa lance barbelée, un jeune nègre, un enfant, qui avait escaladé le rempart derrière lui, lui a traversé la cuisse. Le mouvement qu'il a fait en avant a seul empêché l'officier d'être frappé dans le dos.

Frisch se retourne avec effort et brûle la cervelle de l'agresseur...

Il n'a plus qu'à vendre sa vie le plus chèrement possible; et il essaie de recharger son arme, d'une seule main...

Du tourbillon qui s'agite à ses pieds, des troncs qui s'étreignent dans des enlacements mortels, un murmure de voix s'élève jusqu'à lui: ce sont ses soldats noirs, ses vaillants Sénégalais qui jettent leur adieu au vent du désert:

— Allah, igeddna! Dieu nous aide! crient les uns.

— Allah, iark'emna! Dieu nous fasse miséricorde! exhalent les autres.

La vision furtive d'un paysage familier, d'êtres chéris, voltige dans le cerveau du capitaine sans s'y poser... Il défaille... dix bras menaçants s'élèvent...

— Adieu!...

Mais un homme a bondi, écartant avec

une force irrésistible poignards, lances et fusils.

— *Nhab ho h'ayy!* Je le veux vivant!

L'officier français a déjà entendu cette voix; il va reconnaître ce visage, mais ses forces l'abandonnent et il s'affaïsse, sur les jarrets, défiant encore ses adversaires.

La lueur fumeuse d'une torche éclaire le théâtre de ce drame: un chef barbare est là, au milieu du cercle des Snoussia, maintenant respectueux et attentifs.

Il contemple avec un sourire de triomphe le corps inerte du blessé à qui il vient d'éviter le coup suprême...



AU-DESSUS DU CONTINENT NOIR

Harzel s'était étendu sur le sol; Ourida, assise auprès de lui, l'interrogeait doucement. (P. 421, col. 1.)

Mais, avant de perdre connaissance, Frisch, en dépit de l'épaisse barbe noire qui encadre le visage, du capuchon qui, par-dessus la torsade du turban, est rabattu sur le front, a personnifié, dans un éclair, l'intelligence, la pénétration et la féroce du regard avidement fixé sur lui: il a reconnu Oswald Ruchlos, Cheikh el Qaçi, et, machinalement, comme dans un rêve, il tire, sans l'atteindre, la dernière balle de son revolver sur le déserteur de la Légion.

— Je le veux vivant, avait répété l'ancien légionnaire.

Des hommes à demi nus s'étaient mis en devoir de ligoter étroitement Frisch avec les cordes en poil de chameau roulées autour de leurs têtes. La brutalité de ces fauves arracha une plainte au capitaine qui revint à lui: il lut, dans les yeux d'Oswald,

une expression indéfinissable de haine, et ces paroles prononcées en français le firent tressaillir:

— *J'aurai ta peau!*

Frisch se rappela que cette menace était inscrite sur le billet de p. p. c. laissé dans sa prison par le déserteur évadé; il essaya vainement d'articuler quelques sons, et s'évanouit de nouveau.

Sur l'ordre du renégat, une sorte de rebouteur habile, réputé pour sorcier parmi ces primitifs, vint donner quelques soins au blessé: il nettoya les plaies, arrêta l'hémorragie et mit, délicatement, en place des emplâtres de simples.

Après ce pansement, Frisch fut attaché de rechef, mais avec plus de précautions, et placé, accroupi, dans un tellis¹, sur le dos d'un méhari.

La souffrance intolérable qu'il ressentait à la cuisse le ranimait par instants...

Il percevait tout près de lui des gémissements plaintifs; un moqaddem snoussi, la tête fendue par un coup de sabre, lui faisait contrepoids dans un sac, sur l'autre côté du bât, et poussait de sourdes plaintes à chaque réaction de la monture.

Tel le fantôme de la ballade du *Roi des Aulnes*, le Cheikh el Qaçi galopait de conserve avec le méhari, surveillant attentivement sa proie.

Frisch était dévoré par une fièvre ardente; le délire s'emparait de lui par intervalles, et, alors, il suppliait qu'on lui donnât à boire: un de ses gardiens s'approchait et versait entre ses lèvres desséchées un mélange d'eau tiède et de lait de chamelle fermenté qui procurait à l'infortuné un court bien-être.

Dans ses moments de lucidité, et quelle que fût l'horreur de sa situation, Frisch était frappé de l'attitude en quelque sorte disciplinée de son escorte: son étonnement redoublait au spectacle de la vénération dont paraissait entourée la personne du renégat.

Il eut la clé du mystère, le soir de la première étape de son douloureux calvaire, lorsqu'il vit avec quelle intelligence entendue le cheikh donnait lui-même des soins aux blessés qui affluaient de toutes parts.

Le rebouteur, son auxiliaire, son médium, avait déployé une pharmacie portative très complète, et lui, Ruchlos, avec une dextérité prouvant qu'il avait fait certaines études médicales, extrayait des balles, opé-

1. Sac en laine et en poil de chameau qui sert au transport des denrées, des caisses, etc.

rait des sutures, sectionnait même des lambeaux de chair.

Et il taillait, recousait, pensait, sans qu'un soupir, une contraction, trahissent la souffrance des fatalistes qui avaient recours à lui; ils s'abandonnaient à sa science parce qu'elle était auréolée du prestige religieux dont sont entourés, dans le monde musulman, les disciples modernes de Sliman, Abou Rouïs, Abou Cénéa... Salomon Avéroès, Avicene, pères de la médecine arabe.

L'autorité du Cheikh el Qaçi procédait aussi de la terreur qu'il inspirait autour de lui.

Ne l'avait-on pas vu, le lendemain du départ, faire voler d'un seul coup de son large cimeterre la tête d'un nègre qui avait dérobé une bouteille de tafia dans le camp

Une Visite au roi des Chasseurs de l'Annam

DEPUIS cinq ans S. A. R. le duc de Montpensier va chasser quelques mois dans la brousse indo-chinoise. Cette année, il était accompagné de notre collaborateur M. Paul-Louis Hervier qui a bien voulu nous communiquer les quelques notes suivantes ainsi que les curieuses photographies reproduites sur cette page.

Le duc a accompli des prouesses cynégétiques remarquables, notamment dans les savanes de la Lagna qu'il a parcourues avec M. Jean-Honoré Oddera, surnommé le roi des Moïs ou le roi des chasseurs de l'Annam.

« Pour aller retrouver M. Oddera, dit M. Louis Hervier, nous nous rendons à la petite station de Gia-Ray, où quelques miliciens nous attendent. Ce sont des Annamites chargés de faire respecter l'ordre dans l'intérieur des terres et de seconder ainsi les efforts des chefs de postes, qui, eux, sont Européens. Gia-Ray se trouve situé à peu près sur la frontière de l'Annam et de la Cochinchine.

« Il y a là pour nos bagages des charrettes primitives aux roues massives et grinçantes traînées par des buffles puissants et souvent rebelles. Des Moïs, simplement vêtus d'une bande d'étoffe qui passe entre les jambes, sont les conducteurs muets et flegmatiques de ces véhicules que le progrès n'a pas modifiés.

Des petits chevaux, vifs et capricieux, ont été amenés pour nous. Mes

longues jambes peuvent toucher terre de chaque côté. Nous partons dans la direction de Chua-Chang.

« Chua-Chang est à peine un village. Quelques paillotes semblent égrenées parmi les arbres autour d'un bungalow confortable où s'est ins-



M. Jean Oddera, roi des chasseurs de l'Annam.



Une cagna de chasse construite dans une savane de la Lagna.

français, et s'était enivré?

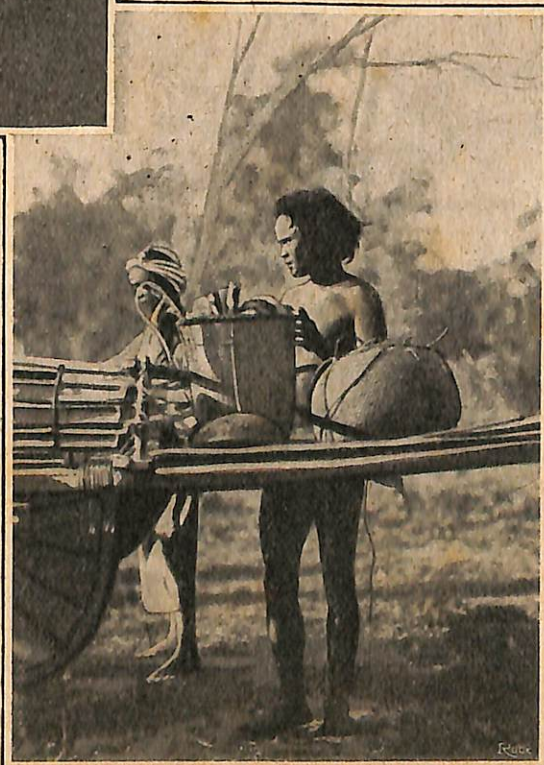
« Cet homme, disaient les Snous-sias, est vraiment le bras de Dieu ! »

Dans ses alternatives d'hallucinations, de veille fiévreuse, Frisch avait entendu nommer le caïd Hellal... un grand vieillard dont la mule soutenait à un amble allongé le trot du coursier « h'orr », de pur sang, que montait Oswald...

Le père d'Ourida devait être, pendant quelques jours, l'hôte du renégat dans son couvent-forteresse. Devant la puissance grandissante et le prestige de ce dernier, il avait décidé d'oublier le passé.

Enfin, après deux longues journées de torture, Frisch approchait du terme de son lamentable voyage.

(A suivre.) **CAPITAINE DANRIT,**
(Commandant DRIANT.)



Un Moï conduisant une charrette, assurant le ravitaillement de l'expédition.

tallé M. Oddera. Une curieuse école, qui n'a pas dans toute l'Indo-Chine son équivalente, réunit là une vingtaine d'élèves qui tous sont des enfants moïs. Les parents courent les forêts immenses tandis que leurs enfants sont éduqués suivant une méthode toute française.

« Enfin, nous voici au bungalow de M. Oddera. Je quitte ma monture minuscule, devant un petit perron qui s'ouvre au milieu d'une véranda dont le balcon de bois est du plus gracieux effet.

« Sur la gauche, une colline très boisée s'élève en pain de sucre, c'est le Nui (colline) Chua-Chang, un repaire de tous les oiseaux de l'Extrême-Orient et de tous les animaux de l'Indo-Chine. Pour l'instant, les singes hurleurs font un vacarme épouvantable. Des aigles aux ailes immenses passant au-dessus de nous nous font penser aux aéroplanes qui aujourd'hui sillonnent le ciel français.

« M. Jean-Honoré Oddera donne bien l'impression d'un chasseur intrépide, mais conscient du danger qu'il est téméraire de provoquer. De taille puissante, le corps vigoureux et souple, la figure énergique, les yeux chercheurs, observateurs, c'est bien l'homme capable de supporter les fatigues d'une expédition aventureuse et les émotions des péripéties multiples de la vie en pleine brousse.

Il faudrait un volume pour raconter toutes les chasses auxquelles M. Oddera a pris part. Quand on le questionne, il fait la moue, il ne veut pas parler de lui-même. C'est la modestie personnifiée. Mais si vous lui parlez des Moïs, il devient bavard, conte mille traits typiques, mille anecdotes qui sont autant de documents et ainsi, malgré lui, il est amené à parler un peu de ce qu'il a fait et de ce qu'il a accompli. Car ce hardi chasseur a vécu de la vie sauvage et nomade de ces tribus arriérées qui veulent,

semble-t-il, conserver les habitudes simples de leurs aïeux.

La liste des animaux tués par M. Oddera est imposante et pourtant jamais le roi des Moïs n'a tué pour le plaisir de tuer. Ce n'est pas le chasseur avide de détruire et d'anéantir. Il s'est défendu contre les attaques des bêtes rencontrées à l'improviste ou bien, avec toujours un heureux résultat, il a fait le guet pour tuer les animaux qui semaient la terreur dans un village moi.

Ce jour-là les chasseurs s'étaient contentés de tirer sur un buffle qui se trouvait un peu en avant d'un troupeau d'une quarantaine de têtes environ. Le buffle fut tué, mais le troupeau chargea. Dans une galopade effrénée, les

bêtes foncèrent sur les chasseurs. Ils étaient rangés en ligne de bataille, dans un alignement méthodique. Midoni, le chef du troupeau, s'arrêta. Les buffles s'arrêtèrent tous. A cet endroit, les chasseurs avaient séjourné dans l'herbe. Le temps durant lequel le chef du troupeau flaira l'herbe piétinée permit aux chasseurs de gagner la lisière de la forêt voisine. Ils étaient sauvés, car les buffles ne s'aventurent jamais en forêt. Le troupeau fit volte-face dans une manœuvre qui pouvait paraître réglée par un stratège.

Dans de prochains articles, nous raconterons des histoires de chasse de M. Oddera; on verra que c'est à bon droit, à juste titre que M. Oddera a mérité en Indo-Chine, l'épithète de « roi des chasseurs ».

LOVELY ROGUE.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

1. L'Ambassadeur Extraordinaire

Deuxième Partie.

Au Pays des Druses.

par

PAUL D'IVOI

Chapitre XIII

LE PANTALON PARLE (Suite.)

DANS son désarroi moral, Tibérade songea à sa petite cousine Emmie : comment la prévenir sans éveiller les soupçons de Midoulet, sans attirer l'agent sur ses traces ?

L'hôte de Tibérade préparait le repas, sans paraître s'apercevoir de l'odeur vinaigrée emplissant la cabane.

« Antanahevo ! » appela Marcel.

L'interpellé leva la tête :

« Que veux-tu de lui ? fit-il, avec cet accent zézayant, particulier aux Malgaches.

— Tu habites Tamatave depuis longtemps ?

— Depuis toujours.

— Alors, tu connais les hôtels de la ville. » Antanahevo se mit à rire.

« Oh ! les hôtels, pas difficile. Il n'y en a qu'un seul, et encore, les gens de ton pays affirment avec mépris que c'est une affreuse gargote. Je ne sais pas ce que cela signifie au juste; mais la façon dont ils le disent prouve que ce n'est pas un compliment. »

Bon. Le renseignement démontrait que les compagnons de voyage de Marcel n'avaient pu descendre autre part.

« Eh bien, reprit le jeune homme, serais-tu capable de te rendre à cet hôtel ?

— En quelques minutes.

— D'y pénétrer ?

— J'ai mon assortiment de colporteur. Je vends des soies d'araignée, une spécialité du pays, des sacs de paille tressée, des bijoux ornés de cristaux des montagnes...

— Parfait, jeta Tibérade interrompant l'énumération. Alors, tu peux pénétrer dans l'hôtel sans éveiller la défiance ?

— Qui se défierait d'un pauvre Betsimisaraka (peuple noir de Madagascar) comme moi ?

— Il y a des gens très curieux. Il faudrait arriver, sans être vu de personne, à remettre à une jeune fille un billet que je te confierai.

— Il sera remis. »

L'assurance de l'indigène réagit sur son interlocuteur. Il traça sur une feuille ce billet laconique :

« Petite Emmie,

« Suis le porteur de ce mot. Il te conduira à mon asile. Une catastrophe se produit. Je suis désespéré, désespéré. Viens pleurer avec moi sur un rêve désormais irréalisable. »

« Signé : MARCEL. »

Un quart d'heure plus tard, Antanahevo, un ballot sur l'épaule, quittait la chaumière, non sans promettre :

« Je ramènerai la pitit demoiselle... Et les curieux, ils verront qué du feu. »

Combien de temps dura son absence ? Absorbé par ses réflexions peu folâtres, Tibérade n'aurait su l'évaluer.

Mais soudain, la porte s'ouvrit. Parmi un frou-frou de jupes, un projectile vivant fait irruption dans le pauvre logis et Marcel se trouve dans les bras d'Emmie, trépidante, émue, loquace :

« Qu'est-ce que tu as, cousin ? Quelle tuile t'est encore tombée sur la tête ? »

Le récit du jeune homme provoqua ses exclamations :

« Quoi ! Le pantalon était une lettre ?... Ah ! il faut être Japonais pour avoir des idées pareilles. »

Mais l'expression de sa surprise ne l'empêche pas d'énoncer catégoriquement :

« Seulement, Sika vaut bien la peine que l'on ait un peu d'adresse pour la mériter... Donc, ne pas rendre le vêtement au général; ne pas le donner au sieur Midoulet. Le porter à destination, faire le facteur jusqu'au bout, et cela de façon que ni la France, ni Uko, ni Midoulet ne puissent formuler la plus légère critique. »

A l'exposé de ce problème bizarre, Tibérade leva les bras au ciel.

« Ceci est impossible... » commença-t-il. Emmie coupa la phrase.

« Tu sais bien, cousin, que ce mot est rayé du dictionnaire français !

— Rayé du dictionnaire, je veux bien; mais, hélas ! pas rayé de la vie.

— De la vie aussi. Je te le prouverai.

— Comment ?

— Ah ! donne-moi le temps de trouver, et pour commencer, confie-moi ce pantalon, ce fragment, se reprit-elle avec un sourire, car j'en détiens déjà une partie. »

Marcel ayant obtempéré à son désir, ce furent des questions sans fin auxquelles il répondit de son mieux. Enfin, la fillette résuma la conversation en ces termes :

« Nous disons donc que la teinture sympathique employée par le mikado est un composé de suc d'oignons et de calcaire, ce composé ne pouvant être révélé que par l'action successive d'un acide et de la chaleur. Parfait ! Parfait ! »

Elle paraissait enchantée.

Marcel eut l'impression que la chère « petite souris » avait une idée ; mais il chassa bien vite cette supposition.

Quelle apparence que la gamine découvrit le moyen, pour lui inexistant, de résoudre la question dont son bonheur allait mourir ?

Elle s'absorbait maintenant dans la contemplation du pantalon, réduit à l'apparence d'un caleçon de bain.

Elle murmurait des paroles incompréhensibles :

« Un mètre sur vingt-cinq centimètres... Oui, oui, cela suffirait amplement. »

Soudain, elle sembla prêter l'oreille.

« Tu n'entends rien, cousin ? » fit-elle d'un ton inquiet.

Il écouta, ne perçut aucun bruit.

« Je n'entends plus, reprit la petite. On aurait juré que quelqu'un se glissait avec précaution le long de la porte. »

Elle baissait la voix.

« Un espion peut-être... Dis donc, il existe une courette derrière la cabane ?

— Oui.

— Je le vois bien. Vas-y donc un instant. Je veux m'assurer qu'aucun espion ne m'empêchera de rentrer à l'hôtel. Mais va donc ! »

Elle le poussa presque dehors.

Et quand il eut disparu, elle bondit près de l'indigène.

« Vous avez de la soie d'araignée noire ? demanda-t-elle.

— La pièce que je vous ai montrée, parmi les autres à l'hôtel, demoiselle.

— Ah ! oui ! Un coupon de deux mètres. Je le prends. »

Elle saisissait l'étoffe, y enroulait le pantalon messenger, jetait une pièce d'or au Malgache, puis, rapidement :

« Vous direz à mon cousin qu'il ne s'inquiète pas. Tout se passera au gré de ses désirs. Seulement, qu'il sorte ce soir et se fasse prendre par ceux qui le cherchent.

— Qu'il se fasse prendre, répéta l'autre, abasourdi.

— Oui... Vous lui affirmerez que j'ai emporté avec moi ce qui l'inquiétait. Qu'il ne vous désigne pas comme son hôte. Il a été dévalisé par des voleurs, bonsoir. Il ne faut pas qu'il me retrouve ici. »

Pfuitt ! La porte s'est ouverte. Emmie a filé par l'ouverture ainsi qu'une flèche. Elle a disparu.

Chapitre XIV.

LE BAIN DE LA REINE

de cérémonie annuelle du Bain des Hovas va avoir lieu.

crique aux roches rouges qui entourent Tananarivo (les mille villages), des Hovas et de Madagascar, une foule bigarrée est assemblée.

Seigneurs, artisans, colons se pressent, maintenus par les soldats qui défendent l'approche de « la baignoire », comme disent les braves troupiers.

Ah ! une baignoire creusée dans le roc, ayant deux mètres de long sur une largeur presque égale.

Ce n'est là qu'un trompe-l'œil.

Sa cavité est reliée, par une canalisation souterraine, à la baignoire de marbre blanc dans laquelle tout à l'heure la souveraine plongera son corps royal et de teinte foncée. L'eau s'écoulera par les tuyaux *ad hoc*, remplira le bassin extérieur et, devenue sacrée par son contact avec l'épiderme princier, elle servira à des hérauts à asperger la foule prosternée. En recevoir une gouttelette, c'est la certitude du bonheur, de la fortune, du moins les indigènes le prétendent, et cette superstition locale explique l'affluence des assistants.

Or, sur la ligne même des soldats, un groupe de trois personnes semble attendre la cérémonie avec impatience.

On le comprendra en les reconnaissant. Ces curieux sont : Célestin Midoulet, dont le titre a décidé le *service d'ordre* à admettre sur son cordon de factionnaires un agent du *service des renseignements*, ainsi que ses amis Marcel Tibérade et la charmante Sika.

Le général Uko ne les accompagne pas, non plus qu'Emmie.

Pourquoi ? Comment ne sont-ils pas avec leurs compagnons ?

Précisément ce que Midoulet dit pour la centième fois peut-être.

« Je suis certain que le vol du pantalon que m'avez conté, lorsque vous étiez assis sur le banc, n'a rien de réel. Je ne puis remettre entre mes mains, mon-
sieur Tibérade, je suis sûr, dis-je, qu'il se agit de la disparition du général et de sa cousine. C'est une menée de la diplomatie japonaise. »

« Mais, dit-il, son interlocuteur réplique : « Vous ne savez rien. »

« Vous ne vous a mis sur les traces

Pourquoi Emmie a-t-elle fui avec la missive bizarre ? Pourquoi a-t-elle disparu avec Uko ?

Il lui semble bien qu'un éclair ironique passe dans les grands yeux noirs de Sika, toutes les fois que l'agent, que lui-même abordent ce sujet ; mais à ses questions, la jeune fille s'est bornée à répondre :

« Je ne sais rien. Un billet laconique de mon père m'a avisée qu'il s'absentait pour le service du mikado. Il m'enjoignait en même temps de me rendre à Tananarive, où il me rejoindrait, le jour de la cérémonie du Bain. »

Ainsi les trois voyageurs ont gagné la capitale hova, et maintenant, ils attendent avec une anxiété non dissimulée.

Mais des clameurs assourdissantes s'élèvent. La vasque du bain commence à s'emplir d'eau. Les hérauts chargés de l'aspersion de la foule se montrent auprès de la cavité, revêtus de leur uniforme rouge et or. L'heure attendue a sonné.

A l'aide de larges spatules en bois, ces fonctionnaires projettent au loin des gerbes liquides qui semblent sous le soleil des fusées de diamants. Le peuple se prosterne, rampant sur le sol pour recevoir au passage quelques gouttes de la rosée annonciatrice des bonheurs futurs.

Une poussée irrésistible se produit.

Marcel, Sika, Midoulet sont bousculés, repoussés en arrière. Ils sortent volontiers de la cohue délirante. Et comme ils se sont arrêtés à quelque distance des fanatiques, ils ont un cri de surprise.

A vingt pas d'eux, descendant la route en gradins qui relie le palais royal au fond de la vallée, ils ont reconnu le général et l'espionne Emmie. Sombre apparaît le Japonais. Ses sourcils froncés, son visage strié de rides disent la réflexion pénible.

Sa jeune compagne porte la même expression sur son visage, mais, par instants, il semble qu'elle contient avec peine une formidable envie de rire.

Mais qu'est-ce donc ?

Midoulet, Marcel ne rêvent pas.

Sur le bras, le général Uko porte les trois fragments d'étoffe, dont l'ensemble forme le pantalon mikadonal.

Plus fort encore. Il les jette dans les mains tendues de l'agent.

« Je vous le donne, monsieur Midoulet. Si j'avais pu prévoir pareille mystification, je ne me serais pas donné tant de mal pour vous disputer l'objet. »

Sa voix sonne, rageuse, et l'agent, une seconde interloqué, déplie le vêtement.

Sur le satin noir qui double la ceinture, des caractères blanchâtres se montrent. Il lit à haute voix cette phrase stupide, stupéfiante :

« Le mikado compte que sa cousine, la reine de Madagascar, lui fera tenir cent livres de gelée de mirabelles d'Anisifavotra. »

Furieux, trépidant, Uko raconte comment il s'est sauvé, entraînant Emmie qui savait son secret ; comment il est arrivé, en ce jour même, en présence de la reine, qui lui avait été désignée comme la destinataire inconnue jusque-là ; comment celle-ci, ayant fait tremper le drap dans un récipient contenant du vinaigre, l'avait ensuite exposé à la flamme d'un grand feu ; comment enfin s'était révélée l'écriture sympathique et la phrase burlesque, attestant la gourmandise du souverain de l'empire du Soleil-Levant. Et puis, l'ahurissement de la reine, sa colère devant la plaisanterie inqualifiable et incompréhensible.

« Ah ! s'écria Emmie, dont les yeux rieurs brillaient singulièrement, quand je pense que le général m'a obligée à l'accompagner, de peur que je trahisse le but de son déplacement ! J'ai pensé m'évanouir de honte lorsque, dans le palais, parmi les dignitaires de la couronne, après nous avoir introduits comme ambassadeurs, moi emboitant le pas à votre père, Sika, j'ai entendu la teneur stupéfiante de la missive. »

Et, d'un ton courroucé :

« De qui se moque-t-on ici ? De la reine ? du plénipotentiaire ?... Qui le dira jamais ! »

Elle semblait si affectée par l'aventure que la gentille Sika, l'intraitable Célestin Midoulet lui-même, s'évertuèrent à la consoler.

Cependant, tous regagnaient le logis, voisin de la résidence française, où les amis des légats si cruellement joués avaient élu domicile à leur arrivée à Tananarive.

Chacun se retira dans sa chambre pour se remettre des émotions inattendues de la journée. Mais à peine Marcel s'était-il enfermé dans la sienne qu'on heurta légèrement à la porte.

« Entrez ! » fit-il, croyant à la venue d'un domestique.

Sur le seuil se montra sa petite cousine.

« Toi ? reprit-il un peu surpris, que désires-tu ? »

— T'empêcher de considérer le mikado

comme un personnage aimant les facéties d'un goût douteux.

— Allons, bon. Voilà que tu t'intéresses à la réputation du maître du Japon !

— Beaucoup. »

Le jeune homme regarda la fillette avec stupeur. Elle avait détaché les quatre syllabes de

LES TIMBRES

du « JOURNAL DES VOYAGES »



NOS TROUPES COLONIALES
TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS
15 Cent. le N° 1015

Le *Journal des Voyages* vient de faire établir une collection de timbres reproduisant ses plus jolies illustrations de première page consacrées à nos troupes coloniales. Artistiquement gravés par BAGUET, ces timbres enrichiront les albums des collectionneurs, et les amis du *Journal des Voyages* pourront s'en servir pour faire de la propagande en faveur de leur journal favori.

La pochette de cinquante timbres différents est en vente aux bureaux du *Journal des Voyages* au prix de 5 fr. 50. Elle sera envoyée franco contre la somme de 6 fr. 60 (Etranger 6 fr. 75), adressée en timbres français ou mandat-poste, 146, rue Montmartre, Paris.



NOS TROUPES COLONIALES
LÉGIONNAIRES EN RECONNAISSANCE
15 Cent. le N° 1015

l'adverbe de façon telle que la valeur en semblait doublée.

« D'où te vient cette sympathie subite? interrogea Tibérade.

— De mon amour pour la justice. »

Et lui la considérant d'un air ahuri, elle continua :

« Ce n'est pas lui l'auteur du libellé qui vous a si fort impressionnés, tu t'endoutes bien, toi qui as lu l'autre, le vrai.

— Et qui donc? »

Emmie baissa modestement les yeux.

« Moi... qui ai remplacé la ceinture de soie noire et ai tracé au moyen d'une solution de suc d'oignons et de calcaire l'inscription sympathique que le vinaigre et la chaleur combinés devaient révéler. »

Marcel eut un cri.

« Où as-tu appris cela? »

— Dans la conversation que nous eûmes à Tamatave.

— Je l'avais oublié, s'exclama le jeune homme. O enfants, enfants, les voilà bien pour vous, les bienfaits de l'instruction!... »

Peut-être eût-il continué; son interlocutrice ne lui en laissa pas le temps.

« Il en est d'autres bienfaits, » déclara-t-elle gravement.



L'AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE

Tibérade traça sur une feuille ce billet laconique. (P. 424. col. 1.)

Et, comptant sur ses doigts :

« Primo : ceci écarte toute inquiétude pour le protectorat français à Madagascar. Donc, la patrie a été bien servie. Secundo : le général n'y comprendra jamais rien, car rentrant à Paris, il apprendra que son souverain le tient pour traître et que l'air du Japon lui serait tout à fait malsain.

— Oui... là-bas on l'inviterait sans doute à accomplir l'*harakiri*, c'est-à-dire à s'ouvrir la poitrine avec son sabre.

— Juste! Donc, il restera dans notre vieux Paris et notre chère Sika avec lui. Enfin, tertio, dernier bienfait, le plus grand

ainsi que l'avait prévu la fillette. Seulement, Tibérade obtint du général le pantalon du mikado.

Et parfois il le montrait à Sika, devenue son épouse, et murmurait si bas qu'elle ne pouvait percevoir ses paroles :

« Il aurait pu ensanglanter les rivages de l'océan Pacifique, il a seulement fait fleurir les roses d'hyménée.

« Une gamine parisienne a transformé les ambitions belliqueuses en idylle de tendresse. »

PAUL D'IVOI.
FIN

Les Lauréats de la Société de Géographie Commerciale

La Société de Géographie commerciale a, dans sa séance du 19 mars, sous la présidence de M. Lebrun, ministre des Colonies, procédé à la distribution des médailles décernées pour l'année 1911.

Médaille du Journal des Voyages (Fondation LÉON DEWEZ) : M. LE HÉRISSE pour son ouvrage : *L'Ancien Royaume du Dahomey*.

Médaille Berge : M. F. SCHRADER, pour ses ouvrages : *L'Atlas universel de géographie*; *L'Année cartographique*.

Médaille de la Société d'encouragement pour le commerce français d'exportation : M. AUGUSTE CHEVALIER, pour ses explorations en Afrique et ses travaux d'agriculture coloniale.

Médaille Meurand : M. BOULE, pour ses ouvrages : *La Haute-Loire*; et le *Haut-Vivaraire*.

Médaille Dupleix : M. le commandant DE BOUILLANE DE LACOSTE, pour son ouvrage : *Au pays sacré des Anciens Turcs et des Mongols*.

Médaille Caillé : M. G. BRUEL, pour sa *Carte du Chari* et son ouvrage : *Le Cercle du Moyen-Logone*.

Médaille Levasseur : M. PAUL DESCOMBES, pour son œuvre de défense forestière et pastorale.

Médaille Pra : M. le comte M. DE PÉRIGNY, pour ses ouvrages : *Les*

Etats-Unis du Mexique; *Les Cinq Républiques de l'Amérique*

Médailles des négociants commissionnaires et du commerce : M. A. COQUEREL, pour son ouvrage : *Paddys et riz de Co*; M. H. HÉRUBEL, pour son ouvrage : *Pêches maritimes*.

Médaille Palyart : M. DE FELCOURT, pour son ouvrage : *Le*

Médaille du Syndicat de la Presse coloniale : M. JAR

ouvrage : *Les Intérêts de la France au Maroc*.

Médailles de la Société : M. le commandant AUDEMAR

explorations

phiques du

du Yang-tse

M. le capitaine

pour son o

Touareg; BIR

pour son ou

Statistique ann

de géo

graphie hum

une compa

rée; M. MAURY, pour

son ouvrage : *Le Port*

de Paris; M. RONDET

SAINT, pour ses publica

tions et ses travaux pour

l'organisa

tion du touris

me au

x colonies.

Médaille Camille Des

lions; M. le sergent DE

BOST

de la Mission Péri

quet).

G. R.

LES MÉDAILLES D'OR DU « JOURNAL DES VOYAGES »

Il y a vingt ans, en 1891, désireux de faire œuvre de vulgarisation géographique, M. Léon DEWEZ, directeur du « Journal des Voyages », fonda deux prix annuels destinés à seconder les efforts des Sociétés de Géographie en encourageant les voyageurs et explorateurs les plus méritants.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS a décerné cette année dans sa séance du 19 avril la médaille d'or du Journal des Voyages à M. FÉLIX DUBOIS pour son ouvrage : *Notre beau Niger*.

La médaille d'or du Journal des Voyages a été précédemment décernée par la Société de Géographie commerciale : en 1891, à M. Trivier; en 1892, à MM. Develay et Pisson; en 1893, au prince Henri d'Orléans; en 1894, à M. le docteur Pichon; en 1895, à M. Verschuur; en 1896, à M. F. Fourreau; en 1897, à M. Madrolle; en 1898, à M. Massieu; en 1899, à M. le prince Oukhtomsky; en 1900, à M. Eysseric; en 1901, à M. le C. Houdaille; en 1902, à M. le C. Lemaire; en 1903, à M. E. Doullé; en 1904, à M. G. Thomann; en 1905, à M. Méhier de Mathuisieulx; en 1906, à MM. Charles Monteil et Pierre; en 1907, à M. le Dr. Maclaud; en 1908, à M. le lieutenant Desplagnes; en 1909, à MM. les capitaines Arnaud et Cortier; en 1910, à M. A. Brives; en 1911, à M. l'adjudant Delingette.

Dans huit jours nous publierons la liste des Lauréats de la Société de Géographie de Paris.

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE a décerné cette année dans sa séance du 19 mars la médaille d'or du Journal des Voyages à M. LE HÉRISSE pour son ouvrage : *L'Ancien Royaume du Dahomey*.